

LA DÉCENNIE CHARNIÈRE

sous la direction de
Claude Janelle

7 recueils
20 romans
140 nouvelles
résumés et commentés...



... et les

**13 meilleures fictions
de la décennie**

ALIRE
Extrait de la publication

LA DÉCENNIE CHARNIÈRE
(1960-1969)

LA DÉCENNIE CHARNIÈRE (1960-1969)

sous la direction de
CLAUDE JANELLE



Illustration de couverture : SUMO

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province,
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4

Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine, 3,
Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33

Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28

Service commandes Export-DOM-TOM

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86

Internet : www.interforum.fr

Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60

Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68

Internet : www.interforumsuisse.ch

Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf

Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Commandes :

Tél. : 41 (0) 26 467 53 33

Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66

Internet : www.olf.ch

Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum editis Benelux S.A.

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique

Tél. : 32 (0) 10 42 03 20

Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24

Internet : www.interforum.be

Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com

Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS

Dépôt légal : 4^e trimestre 2006
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2006 ÉDITIONS ALIRE INC. & CLAUDE JANELLE *ET AL.*

TABLE DES MATIÈRES

Notes sur l'utilisation du livre	ix
PREMIÈRE PARTIE	
Présentation	3
Production 1960-1969	7
Recensions des fictions	9
DEUXIÈME PARTIE	
Présentation	217
«La Chambre 38», de Roch Carrier	219
«La Noce», de Roch Carrier	225
«Le Rendez-vous», d'Adrienne Choquette	229
«Le Mur», de Jean Hamelin	235
«Parallèlement», de Louis-Philippe Hébert	239
«Un tout petit voyage...», de Claude Jasmin	243
«Mara de la Lune», de Jean Pierre Lefebvre	253
«Présentation de la Bibliothèque», de Claude Mathieu	261
«Demain nous serons jeunes», de Chantal Renaud	269
«L'Initiateur et les étrangers», d'Esther Blackburn (Rochon)	281
«Un abri», de Jean Simard	291
«Ni vu ni connu», de Jean Tétreau	303
«Akua Nuten», d'Yves Thériault	319
Sources iconographiques et littéraires	329
Index des auteurs	331
Index des titres	333

NOTES SUR L'UTILISATION DE CE LIVRE

Les récits étudiés dans la première partie de l'ouvrage sont présentés par ordre alphabétique des auteurs et font l'objet d'un résumé et d'un commentaire critique, les deux blocs d'information étant séparés par un espace blanc plus important.

Le nom de l'auteur mentionné en haut de la page correspond à l'auteur dont il est question dans les dernières lignes de celle-ci.

Les textes d'un même auteur sont présentés par ordre alphabétique des titres et non selon l'ordre chronologique de leur parution, ce qui signifie que certains textes, qui constituent des suites, peuvent être commentés avant le texte initial.

Sauf exception, seule la référence au **Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec** est mentionnée à propos d'un roman ou d'un recueil, parce qu'elle contient l'ensemble des références connues. Dans le cas contraire, ces références sont citées.

La source bibliographique qui accompagne le titre du texte est celle de la première parution de ce texte. Les rééditions subséquentes, s'il y a lieu, ne sont pas signalées, à moins que le titre du texte change ou que celui-ci soit repris dans un recueil.

PREMIÈRE PARTIE

PRÉSENTATION

Longtemps nous avons pensé qu'il était nécessaire d'inclure dans le titre de cet ouvrage une allusion à la Révolution tranquille tant cette étape de l'évolution de la société québécoise demeure indissociable des années 1960. Un titre comme *La Révolution tranquille de la science-fiction et du fantastique québécois* apparaissait par trop ambitieux au regard de l'objectif de cette publication qui ne vise qu'à reconnaître et à commenter à la pièce les œuvres de science-fiction et de fantastique parues entre 1960 et 1969. Bien sûr, l'analyse de ces textes ne peut ignorer l'impact qu'ont eu sur la société québécoise la modernisation des structures de l'État et l'arrivée au pouvoir d'une nouvelle génération d'hommes politiques.

Et pourquoi pas *La Décennie tranquille* ? À l'inverse, ce titre avait l'inconvénient de minimiser l'importance indéniable de la littérature fantastique et de science-fiction dans la production générale de l'époque. Qu'on songe que, parmi les auteurs qui ont pratiqué ces deux genres au cours de la décennie en question, on trouve des écrivains de premier plan comme Yves Thériault, Michel Tremblay, Roch Carrier, Andrée Maillet, Claude Jasmin et d'autres moins connus aujourd'hui mais néanmoins importants comme Jean Hamelin, Claude Mathieu, Jean Tétreau, Jean Simard et Maurice Gagnon.

La Décennie charnière nous est apparu davantage approprié pour qualifier la production de ces dix années. Charnière, en effet, que cette époque qui contient en même temps des traces de la littérature qui s'écrivait dans la première moitié du XX^e siècle et des signes d'une modernité qui s'exprime à la fois dans l'expression de nouvelles valeurs et dans la forme narrative. Cette cohabitation de courants littéraires divergents se vérifie particulièrement sur le terrain de quelques publications mensuelles non littéraires, véritable microcosme d'une société québécoise en pleine mutation.

D'une part, *Le Bulletin des agriculteurs* et *La Ferme*, qui s'adressent au monde rural, publient des textes traditionnels perpétuant des valeurs conservatrices. D'autre part, la revue *Châtelaine*, dont le lectorat est surtout urbain, de même que le magazine *Maclean*, dans une moindre mesure, n'ont de cesse de promouvoir des idées progressistes et des

valeurs modernes. Et quel genre mieux que la science-fiction peut incarner cette ouverture au monde et cette audace ? Il n'est pas étonnant que sept des onze nouvelles publiées dans *Châtelaine* qui sont commentées ici relèvent de la science-fiction, une proportion sans commune mesure par rapport à l'ensemble des nouvelles de SF publiées au cours de cette décennie (19 % contre 81 % de nouvelles fantastiques).

La production romanesque, par contre, est dominée par la science-fiction mais celle-ci n'a pas encore réussi à être acceptée par l'institution littéraire. Elle va se manifester d'abord dans la littérature populaire, dans ces *pulps* à grand tirage vendus 0,10 \$ l'exemplaire. Ainsi, la série de Pierre Saurel, **Les Aventures étranges de l'agent IXE-13**, dont le succès est considérable, va connaître dix-huit épisodes en 1960 qui promènent son héros dans l'espace et sur d'autres planètes. Toutefois, c'est la littérature jeunesse, qui commence à peine à émerger au Québec à ce moment-là, qui va être le fer de lance de ce genre littéraire. En effet, des séries comme *Unipax* de Maurice Gagnon et *Volpek* d'Yves Thériault, publiées chez Lidec, sans compter le roman maintes fois primé de Suzanne Martel, **Quatre Montréalais en l'an 3000**, vont avoir un effet déterminant sur l'évolution de la SF au Québec. Sur 17 titres parus au cours de cette décennie, 15 romans s'adressent aux jeunes.

On peut expliquer la faible présence de la SF à cette époque par le fait que le Québec commence à peine à s'ouvrir au monde, à se forger une identité comme nation et à faire entendre sa voix sur la scène internationale. Comment les écrivains auraient-ils pu auparavant se projeter dans un genre où les frontières terrestres n'ont plus de sens alors que le Québec était replié sur lui-même depuis si longtemps ? Les conditions socioculturelles de la première moitié du XX^e siècle ne favorisaient tout simplement pas l'éclosion de la SF en terre québécoise.

Pendant ce temps, le fantastique envahit tranquillement le paysage littéraire québécois. Sans doute le genre correspond-il davantage, par sa nature et par ses thèmes – propension à l'intériorité, quête d'identité, dépossession et victimisation – à la situation de minoritaire dans laquelle se trouve le Québec à l'intérieur du Canada. En outre, l'élite intellectuelle du XIX^e siècle ayant légitimé ce genre littéraire en reconnaissant l'apport de la tradition orale des conteurs dans la constitution de la littérature nationale, le fantastique n'éprouve pas dès lors les mêmes difficultés que la science-fiction à se faire accepter.

Outre les médias ruraux mentionnés plus haut, c'est *Le Nouvelliste* qui, avec son concours annuel de contes de Noël, représente le principal

promoteur de ces valeurs conservatrices où la morale et l'ordre social triomphent. Rares sont les auteurs ayant publié dans les pages de ces journaux qui n'ont pas sombré depuis dans l'oubli. Ce courant traditionnel n'est cependant pas le seul à traverser le fantastique québécois de cette décennie, moins monolithique qu'on pourrait le croire. À preuve les recueils de Claude Mathieu, **La Mort exquise**, qui s'abreuve au courant du réalisme magique et de Roch Carrier, **Jolis Deuils**, qui propose des contes philosophiques hors du temps et délestés du terroir. Écrit sous l'influence de Lovecraft, le recueil de Michel Tremblay, **Contes pour buveurs attardés**, apparaît moins novateur en soi mais témoigne néanmoins d'une volonté de rompre avec le modèle fantastique canonique popularisé par Louis Fréchette, Pamphile LeMay et Joseph-Charles Taché.

Des revues littéraires comme les *Écrits du Canada français*, *Liberté* et *La Barre du Jour* encouragent l'exploration de nouveaux thèmes et accueillent de nouvelles voix mais la production fantastique est concentrée dans les recueils qui accaparent 68 % des nouvelles.

Plusieurs maisons d'édition se partagent la publication des romans et des recueils au cours de la décennie 1960-1969. Si Lidec détient pratiquement le monopole en littérature jeunesse en revendiquant dix titres sur quinze, le portrait est bien différent en ce qui concerne les œuvres pour adultes. La plupart des maisons de l'époque (Fides, HMH, Beauchemin, le Cercle du Livre de France, Éditions du Jour) comptent dans leur catalogue un ou plusieurs titres.

La palme revient à une maison née avec la Révolution tranquille, les Éditions du Jour. Son importance comme foyer rassembleur des jeunes auteurs jusqu'au milieu des années 1970 n'est plus à démontrer. La maison de Jacques Hébert a publié le premier recueil de Roch Carrier, **Jolis Deuils**, les deux premiers livres de Michel Tremblay, un roman de SF et un recueil de nouvelles en partie fantastiques de Jean Tétreau (**Les Nomades** et **Volupté de l'amour et de la mort**), le roman pour jeunes de Suzanne Martel mentionné précédemment et, surtout, un recueil de nouvelles d'Yves Thériault. **Si la bombe m'était contée**, paru en 1962, revêt une importance historique car il s'agit du premier recueil québécois composé essentiellement de nouvelles de science-fiction. Non seulement la thématique apparaît audacieuse, mais la forme l'est tout autant. Thériault a intercalé entre les six nouvelles du recueil des extraits d'ouvrages qui rendent compte des effets des radiations sur l'espèce humaine et la nature. En outre, ce recueil, inspiré par la crise

des missiles de Cuba, rappelle un moment clé de l'actualité mondiale et cristallise en quelque sorte les peurs et les préoccupations de la société québécoise. Le roman de Tétréau et plusieurs nouvelles, dont **Un abri** de Jean Simard, relaient cette même crainte de la menace atomique.

Peu après, la société québécoise prend un bain de foule à la faveur de l'Exposition universelle qui a lieu à Montréal en 1967. La révolution sexuelle, la contre-culture et la pensée utopique nourrissent certains textes – ceux de Jean Pierre Lefebvre, de Claude Jasmin et de Chantal Renaud, notamment – publiés dans le magazine *Châtelaine*.

On constate enfin, en analysant la production de cette décennie, qu'aucun écrivain ne peut être considéré comme le chef de file de la science-fiction ou du fantastique. Yves Thériault? Malgré le caractère novateur et l'importance de son recueil, Yves Thériault a produit une œuvre avant tout réaliste et il a abordé tous les genres littéraires. Michel Tremblay? Le succès des *Belles-Sœurs* et la suite de sa carrière comme dramaturge et romancier l'éloignent de ces deux œuvres de jeunesse. Roch Carrier? Encore là, **Jolis Deuils** apparaît comme un cas isolé, une expérience sans lendemain dans sa production. Et Claude Mathieu? Un seul recueil, aussi réussi soit-il, ne fait pas de son auteur un chef de file surtout quand celui-ci est si discret.

Au cours de cette décennie, 60 auteurs, soit 41 hommes et 19 femmes, ont publié un récit de SF ou un texte fantastique. Il y a dans ce groupe des écrivains qui ont contribué de façon remarquable à la vitalité de la littérature québécoise. Il y a dans ce corpus de 140 nouvelles et de 20 romans (auxquels il faut ajouter un feuilleton) des œuvres qui méritent d'être lues ou relues car elles portent en elles des thématiques particulièrement fortes et en prise directe sur la pensée politique et sociale de l'époque où elles ont été écrites. Il faudra cependant attendre encore dix ans avant qu'un mouvement s'amorce, avant qu'une revue puisse prétendre attirer autour d'elle des écrivains de SF et de fantastique, avant qu'un milieu se constitue en se donnant des assises et qu'émergent des écrivains qui se consacrent exclusivement à l'un ou l'autre de ces genres.

Quoi qu'il en soit, la lecture des pages de cet ouvrage nous rappelle que la littérature est avant tout une affaire personnelle, que les écoles ou les courants n'apparaissent souvent qu'avec le recul du temps, quand ils ont fini d'exister, précisément. Ce qui n'empêche pas de trouver dans les œuvres commentées ici tous les courants et toutes les idées qui agitent la société québécoise au cours de la décennie 1960-1969.

Claude Janelle

PRODUCTION 1960-1969

Tableau 1 **Production originale par année**

Année	Nouvelles		Total	Romans	
	SF	<i>Fantastique</i>		SF	<i>Fantastique</i>
1960	0	10	10	1*	0
1961	0	6	6	1	0
1962	7	8	15	2	0
1963	2	3	5	2	1
1964	4	28	32	0	0
1965	3	11	14	2	0
1966	2	24	26	4	0
1967	3	1	4	3	1
1968	1	13	14	3	0
1969	4	10	14	0	1
TOTAL	26	114	140	18	3

* Le feuilleton en 18 épisodes de Pierre Saurel, *Les Aventures étranges de l'agent IXE-13*, est considéré ici comme un roman.

Tableau 2 **Répartition des nouvelles**

Publication de nouvelles	SF	<i>Fantastique</i>	Total
a) dans les revues et journaux	18	36	54
b) dans les recueils	8	78	86

Tableau 3 **Rééditions et traductions**

Nouvelles		Total	Romans	
SF	<i>Fantastique</i>		SF	<i>Fantastique</i>
11	15	26	3	0

RECENSIONS DES FICTIONS

par

Claude Janelle [CJ]

et

**Denis Côté [DC], Isabelle Doucet [ID], René Gagnon [RG],
Yves Meynard [YM], Sandrine Nicolas [SN],
Rita Painchaud [RP], Jean Pettigrew [JP],
Daniel Sernine [DS] et Jean-Louis Trudel [JLT]**

ANONYME

La Chasse-galerie

[In La Tribune, vol. LV, n° 252
(23 décembre 1964), Sherbrooke, p. 11]

C'est la veille du jour de l'An. Dans une cabane de rondins au cœur d'une forêt du Haut-Saint-Maurice, quatre bûcherons grelottent. L'un d'eux, Gabriel Lajeunesse, propose à ses compagnons de tromper l'ennui en allant rejoindre Sainte-Jeanne, où le réveillon bat son plein, en chasse-galerie. Les quatre compères s'assoient dans leur canot d'écorce et promettent de livrer leur âme au diable si l'un d'eux prononce le nom de Dieu ou frôle le clocher d'une église durant le voyage. Ils se rendent sans encombre au village.

Deux heures avant l'aube, Gabriel rappelle ses amis : le temps presse car le chantier est à cent cinquante milles de distance et ils doivent être rentrés avant le jour. Mais Phillippe ne veut plus s'en retourner et, le whisky blanc aidant, continue à se faire aller les jambes au son du violon. Les premières lueurs de l'aube pointent lorsque les bûcherons prennent enfin le départ. En chemin, Phillippe, complètement saoul, échappe son aviron en prononçant un « Mon Dieu ! » retentissant qui précipite aussitôt tout l'équipage dans le vide. Les hommes atterrissent sur un banc de neige non loin de leur cabane, sains et saufs. C'est en regardant, ahuris, les restes de leur embarcation qu'ils comprennent que le Bon Dieu les a protégés.

La Chasse-galerie s'avère certainement l'une de nos légendes traditionnelles les plus connues : il en existe des dizaines de versions, dont la plus citée est certainement celle qui est passée à la postérité sous la plume d'Honoré Beaugrand. La version que nous recensons ici est manifestement originaire de la Mauricie, tandis que celle de Beaugrand,

rappelons-le, venait de l'Outaouais. On peut penser que chaque région du Québec a donné naissance à quelques variantes de cette histoire.

Il est cependant difficile de déterminer l'exacte provenance du texte publié dans *La Tribune* : est-ce une adaptation originale qu'aurait écrite un lecteur ou un journaliste pour l'édition de fin d'année ? Quelqu'un aurait-il puisé cette transcription à même un recueil de contes littéraires (dans ce cas, le journal aurait omis de citer sa source) ? Quoi qu'il en soit, le texte, écrit dans une langue simple et vivante, est de facture honnête. Je dirais même que la qualité de l'écriture dépasse largement celle des histoires qui se publient habituellement dans les journaux régionaux du temps des Fêtes. Ce n'est manifestement pas l'œuvre d'un écrivain du dimanche, ce qui me fait opter pour la thèse du recueil ou pour celle du journaliste qui s'est fait conteur pour l'occasion. Dommage que le journal n'ait pas donné plus d'information sur l'auteur de ce texte.

Je ne sais si cette version présente un quelconque intérêt pour les chercheurs en littérature ou les folkloristes, mais elle peut certainement séduire les amateurs de contes traditionnels. **[ID]**

AUBERT DE GASPÉ (père), Philippe-Joseph



Né le 30 octobre 1786 à Québec, Philippe-Joseph Aubert de Gaspé fut le cinquième et dernier seigneur de Saint-Jean-Port-Joli. Après des études au Séminaire de Québec où il fait ses humanités (1798-1806), il est admis au barreau le 15 août 1811. Reconnu coupable d'un important détournement de fonds, il est destitué de sa charge de shérif du district de Québec en 1822 et il sera emprisonné pour dettes de 1838 à 1841. En 1863, il publie **Les Anciens Canadiens** et meurt à Québec le 29 janvier 1871.

La Corriveau ¹

[In *Contes et Récits canadiens d'autrefois*,
Montréal : Beauchemin, 1961, p. 41-46]

¹ Extrait d'**Une nuit chez les sorciers** paru pour la première fois en 1902 dans **Conteurs canadiens-français du XIX^e siècle**. Voir **L'ASFFQ** correspondant à cette date pour la recension.

AUBRY, Claude

Né le 23 octobre 1914 à Morin Heights, Claude Aubry fait son cours classique au collège Sainte-Marie où il obtient un baccalauréat en 1936. Après avoir travaillé comme comptable au Sun Trust de Montréal de 1936 à 1944, il s'inscrit à l'Université McGill où il complète un baccalauréat en bibliothéconomie l'année suivante. De 1945 à 1949, il est bibliothécaire et chef du personnel à la bibliothèque municipale de Montréal, puis il devient directeur adjoint et, à partir de 1953, directeur de la bibliothèque publique (Carnegie) d'Ottawa. Il a été actif au sein de nombreuses associations professionnelles. Son œuvre compte quelques recueils de contes et de nouvelles qui s'adressent plus particulièrement aux jeunes. Son recueil **La Vengeance des hommes de bonne volonté** lui a valu le Prix du Gouvernement de la Province de Québec en 1943.

Le Violon magique et autres légendes du Canada français

Recueil. Ottawa : Éditions des deux rives, 1968, 100 pages.



La publication du **Violon magique et autres légendes du Canada français** a bénéficié d'une subvention dans le cadre des fêtes du centenaire du Canada en 1967. Sa traduction en anglais répondait sans doute à des objectifs politiques comme l'unité canadienne. On a voulu produire un beau livre, de grand format, avec une couverture caisse recouverte d'une toile écrue et des gravures en couleur de l'artiste Saul Field qui illustrent chacune des dix légendes du recueil.

Malheureusement, on a oublié de retenir les services d'un correcteur d'épreuves compétent. Il est déplorable qu'un ouvrage de cette qualité matérielle compte autant de fautes et de coquilles typographiques. On peut aussi regretter la confusion qui règne entre l'avant-propos et la préface. Marius Barbeau signe un avant-propos qui est en fait une préface comme le confirme explicitement Claude Aubry (remerciant Barbeau pour sa lettre-préface de l'ouvrage) qui, lui, signe... la préface ! Quel méli-mélo ! Sans parler de Marius Barbeau qui se couvre un peu de ridicule en abordant la mystérieuse affaire du procès et de la pendaison de la Corriveau.

L'aspect le plus agaçant de cet ouvrage reste, pour moi, le parti pris de l'auteur qui veut récrire ces légendes. Il s'en explique ainsi dans sa



préface : « Je l'ai fait sur un ton quelque peu ironique, je l'avoue, et dans l'esprit de notre temps, disons plutôt dans l'esprit d'un "honnête homme" du XX^e siècle, mais tout en respectant la trame et non sans une certaine amitié pour les personnages de ces récits. » Va pour la réécriture et même pour la fusion de deux légendes comme Claude Aubry se permet de le faire à l'occasion. Ces légendes font partie du patrimoine francophone canadien et quiconque le désire peut légitimement les récrire dans ses mots.

Là où je ne suis pas d'accord avec la façon de faire de Claude Aubry, c'est quand il fait précéder le récit d'un préambule qui se veut une mise en contexte de la légende. Cette manie de vouloir actualiser la légende, de discourir sur les mentalités, les préjugés ou les idées reçues qui en favoriseraient l'émergence et l'alimenteraient va à l'encontre, à mon sens, de son entreprise. Consciemment ou non, il détruit la magie de ces récits en les opposant systématiquement au présent. Il ne fait qu'accentuer le fond de superstition qui, comme un terreau fertile, servait d'humus aux légendes. Il crée ainsi une distance encore plus grande entre les deux époques et repousse le récit dans la préhistoire. Un exemple parmi d'autres tiré des **Marsouins de la Rivière-Ouelle** : « Alors qu'il passait pour lourd, gauche, excentrique et bizarre il y a plus d'un demi-siècle, le marsouin a défrayé la chronique des journaux à maintes reprises ces dernières années, car on aurait découvert chez lui une intelligence animale très fine et une adresse remarquable dans les jeux. » Ce commentaire n'éclaire en rien la lecture de cette légende. On dirait qu'Aubry veut se rendre intéressant mais son propos n'est pas pertinent ou alors, il est tout à fait inapproprié comme ici dans **Rose Latulippe** : « Voilà pourquoi nos ancêtres furent malheureux et eurent beaucoup d'enfants. »

Ces réserves formalistes importantes sur l'entreprise de réactualisation d'Aubry étant exprimées, examinons maintenant le corpus de légendes qu'il propose dans son ouvrage. Plusieurs d'entre elles sont devenues des classiques et ont été reprises par divers auteurs : **Rose Latulippe**, **La Corriveau**, **La Chasse-galerie** et **Le Loup-garou**. Des dix récits, sept peuvent être admis dans le répertoire fantastique, les trois textes exclus étant des légendes « historiques » : **La Cloche de Caughnawaga**, **La Corriveau** et **Pilote**.

Le récit qui m'a le plus intéressé dans l'ouvrage d'Aubry – peut-être parce que je ne connaissais pas cette version – est **Le Violon magique**. Le narrateur ne fait pas mystère de l'identité du bel étranger : on sait qu'il s'agit du diable. Mais en mettant au premier plan la figure du

maréchal-ferrant, le récit se démarque des figures religieuses (c'est notamment le cas dans **Rose Latulippe**) qui viennent généralement contrecarrer les desseins du Malin.

Ici, le curé et le maréchal-ferrant sont les deux seules personnes du village que le diable ne peut espérer corrompre ou vaincre. Le curé, on comprend pourquoi. Quant au maréchal-ferrant, il est considéré dans ce récit comme un demi-dieu parce qu'il maîtrise le feu. Il est un acteur important dans cette société traditionnelle parce qu'il sait utiliser le feu à des fins nobles et utilitaires alors que le feu est habituellement associé à l'enfer. De plus, ce conte n'est pas porté par un esprit œcuménique. En effet, la fête a lieu dans un manoir en ruines qui a appartenu jadis à un riche calviniste de La Rochelle. En associant ce lieu à un endroit de perte, la diégèse discrédite subtilement le calvinisme dans une province en grande majorité d'obédience catholique.

Le Violon magique est un texte d'une grande richesse symbolique qui nous en apprend beaucoup sur la société québécoise d'autrefois. Il repose sur la même prémisse que le célèbre conte **Rose Latulippe** avec qui il partage plusieurs ressemblances. La présente version offre toutefois une variante étonnante et inédite : Rose est dépouillée de ses vêtements par le diable après les douze coups de minuit. La nudité est très rarement évoquée dans les contes traditionnels québécois. Est-ce là un effet de l'entreprise de modernisation à laquelle s'est livré Claude Aubry ?

Les autres contes ou légendes sont à peu près conformes aux versions connues et présentent un intérêt inégal. **La Légende du Rocher Percé** est une belle histoire d'amour empêché qui sait émouvoir tandis que **Les Marsouins de la Rivière-Ouelle**, trop court récit sans grande portée, a le seul mérite de faire connaître une légende d'une autre région du Québec.

Le Violon magique [p. 17-21] Un bel étranger arrive dans un village et séduit la fille du maréchal-ferrant. Celui-ci se montre suspicieux à l'endroit du beau cavalier qui convie la belle et les habitants du hameau à assister à une soirée qu'il donne dans un manoir calviniste abandonné pour fêter le Mardi-Gras. Les invités font bombance au son du violon joué par l'hôte, puis disparaissent sous terre après le dernier coup de minuit pour avoir continué à danser le mercredi des Cendres.

Rose Latulippe [p. 35-39] Le père de Rose Latulippe invite ses voisins à fêter le Mardi-Gras chez lui. Au milieu de la veillée, un visiteur



étranger frappe à la porte et demande l'hospitalité. L'élégant jeune homme se joint à la fête et charme Rose qu'il fait danser au-delà des douze coups de minuit. Ayant révélé sa vraie nature, le diable s'apprête à enlever Rose évanouie quand il croise sur son chemin le brave curé de la paroisse averti en rêve qu'une de ses ouailles est en danger. Il délivre la jeune fille en jetant son étole sur son ravisseur.

La Légende du Rocher Percé [p. 43-46] Blanche de Beaumont, une jeune aristocrate de Normandie, s'ennuie de son fiancé envoyé en mission par le roi en Nouvelle-France. Elle décide de s'embarquer sur un navire pour aller le rejoindre mais celui-ci est attaqué par des pirates. Blanche est capturée et forcée d'épouser le capitaine. Elle préfère se jeter dans l'océan plutôt que de consentir à ce mariage. Le lendemain du drame, le vaisseau, qui navigue près du Rocher Percé, est pétrifié par le fantôme de la morte.

La Chasse-galerie [p. 59-64] Joe la Bosse raconte comment, dans son jeune temps, il a pu rendre visite à sa fiancée dans la nuit du jour de l'An grâce à la chasse-galerie. Il avait été entraîné dans cette aventure par Jack Boyd, le foreman du chantier. Les huit compères étaient rentrés au camp sains et saufs malgré l'état d'ébriété avancé de certains d'entre eux, ce qui contrevenait au serment fait au diable. Cependant, le lendemain, Boyd avait disparu et Joe ne l'avait plus jamais revu.

Les Marsouins de la Rivière-Ouelle [p. 69-70] Des habitants de Rivière-Ouelle et des environs se rassemblent dans une grange pour fêter une pêche au marsouin miraculeuse. Au beau milieu de la soirée, des mains surgissent des murs comme pour attraper les danseurs, ce qui fait fuir la joyeuse compagnie vers la plage où elle est témoin d'un autre phénomène étrange : des fantômes montent sur le dos des marsouins qui reprennent vie et filent vers le large.

Le Loup-garou [p. 75-83] Joachim Crête, le meunier de Saint-Antoine, engage un étranger, Hubert Sauvageau, pour l'aider au moulin. Des rumeurs circulent sur la présence d'un loup-garou dans les parages. Joachim constate que l'engagé disparaît certains soirs mais il ne s'en formalise pas trop car Sauvageau est travaillant. Le soir de Noël, Joachim prend un coup avec son engagé quand il se retrouve soudainement devant un grand chien noir. Joachim blesse l'animal à l'oreille

puis perd connaissance. Quand il se réveille, il voit Sauvageau penché sur lui, l'oreille ensanglantée. Le pauvre meunier perd la raison.

L'Arbre des songes [p. 95-100] Carcajou, un jeune Huron du village de Lorette, n'a que mépris pour son peuple qui s'est converti au Dieu des Blancs. Il noie son mal de vivre dans l'alcool. Un jour, le Grand Serpent, le Manitou des Hurons, lui apparaît sous l'arbre des songes et lui promet richesse et plaisirs s'il renonce à la religion chrétienne. Carcajou accepte le pacte. Sur son lit de mort, rongé par le remords, Carcajou demande à voir la Robe-Noire mais le missionnaire est absent, attiré hors du village par une ruse du Grand Serpent. [CJ]

Réf.: Lepage, Françoise, *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome IV, p. 953.

BEAUGRAND, Honoré



Né le 24 mars 1848 à Lanoraie, Honoré Beaugrand se destine à une carrière militaire en s'inscrivant en 1865 à l'École militaire de Montréal. La même année, il s'enrôle dans l'armée française de l'empereur Maximilien et participe à la campagne du Mexique avec son ami Faucher de Saint-Maurice. En 1867, il part pour la France, puis il s'installe aux États-Unis en 1869 où il entreprend une fructueuse carrière de journaliste. Il poursuit celle-ci au Québec à partir de 1878 et fonde l'année suivante **La Patrie**, journal libéral qu'il cède en 1896 à Joseph-Israël Tarte. Retraité, il consacre désormais ses loisirs au folklore et aux voyages. Il laisse à sa mort, survenue le 7 octobre 1906 à Westmount, une œuvre qui compte un roman, **Jeanne la fileuse**, des contes et plusieurs récits de voyage.

La Chasse-galerie ²

[In Contes et Récits canadiens d'autrefois, Montréal : Beauchemin, 1961, p. 63-78]

² Première parution en 1891 dans **La Patrie**. Voir recension dans **Le XIX^e siècle fantastique en Amérique française**, p. 32-33.

**BENOIT, Jacques**

Né le 28 novembre 1941 à Saint-Jean, Jacques Benoit a obtenu un baccalauréat ès arts au Séminaire de Saint-Jean-sur-Richelieu en 1960, une maîtrise à l'Université de Montréal en 1963 et un doctorat à l'Université McGill l'année suivante. Après deux ans dans l'enseignement, il entreprend une carrière dans le journalisme et travaille successivement au **Petit Journal**, à **La Patrie**, à Radio-Canada et à **La Presse** où il entre en 1973. Il est rédacteur aux pages économiques depuis 1985 et responsable de la chronique vinicole. Scénariste et romancier, il a reçu le Prix littéraire du Québec en 1968 pour son premier roman, **Jos Carbone**, et le prix Etrog en 1973 pour le scénario du film de Denys Arcand, **Réjeanne Padovani**.

Le Vidéophone

[In Culture vivante, n° 12 (février 1969), Québec, p. 18-19, 22-25]

Le 24 juin 1972, Firlipon Roger est devenu fou : il sillonne Montréal en multipliant les actes incongrus. Posté au vidéophone central de la police, Bernard Krazava organise la poursuite avec les agents équipés de réacteurs dorsaux, mais en vain. Flora Tremblée – la propriétaire de la pension qui héberge Roger, Krazava et la jolie Patience dont Roger est épris – finit par rappeler Krazava chez elle, car elle a découvert quelque chose dans la chambre de Roger : deux feuillets portant des inscriptions mystérieuses. Krazava est convaincu qu'il s'agit de messages codés prouvant que Roger serait un espion, mais il n'arrive pas à les déchiffrer et il fait donc appel aux services de la CIA. Deux heures plus tard, un message enregistré de la CIA l'informe qu'il ne s'agit pas d'un code.

Éditée par le ministère des Affaires culturelles du Québec de 1966 à 1973, la revue **Culture vivante** s'intéressait à la culture québécoise contemporaine et n'hésita pas à publier ce récit d'un jeune auteur. Sans jamais parler d'anticipation ou de science-fiction, on nous présente le texte comme un extrait d'un roman en préparation, même s'il est loin d'être identique au texte finalement publié dans **Patience et Firlipon** en novembre 1970. La comparaison avec le passage correspondant aux pages 88-110 de la première édition révèle un important travail de

réécriture avant la publication du livre, travail trop important pour ne pas avoir été essentiellement postérieur à la parution en revue.

Ce travail comprend de nombreux remaniements de phrases, plusieurs ajouts de détails inédits et quelques modifications mineures (l'histoire se passera en 1978 dans le roman plutôt qu'en 1972). Cependant, quelques coupures ont sans doute été opérées pour la parution dans **Culture vivante** qui, par exemple, fait l'économie de la reproduction des pages trouvées par Flora Tremblée. La fin du sixième chapitre, où Firlipon Roger enlève sa Patience bien-aimée pour lui faire l'amour en plein ciel, est également escamotée, tandis que l'extrait se termine sur la première scène du septième chapitre, où Krazava reçoit une réponse négative de la CIA par vidéophone.

Ce choix fait de Krazava le personnage principal du texte, se servant du vidéophone central de la police pour coordonner les agents qui traquent Roger, puis du vidéophone du directeur pour contacter la CIA. Cela, outre le titre retenu pour l'extrait, suggère une intention, de la part de l'auteur ou du directeur de la revue, de mettre en relief le rôle des nouvelles technologies de la communication au service des pouvoirs institutionnels. Toutefois, la description du vidéophone employé pour contacter la CIA a sauté, de sorte qu'il n'est question que d'un écran dont l'utilisation par Krazava ne bénéficie d'aucun préambule explicatif. Comble de l'ironie, le seul vidéophone désigné comme tel dans l'extrait ne semble pas transmettre d'images, comme s'il ne s'agissait que d'une radio ordinaire.

Le sixième chapitre est un des moments forts du roman de Benoit, un concentré d'action et de poésie futuriste. En excluant l'enlèvement aérien de Patience par Firlipon, l'extrait prend toutefois une tonalité plus sombre, dominée par le récit d'une investigation policière qui avorte dans l'absurde. La date choisie (le 24 juin) permet une lecture nationaliste du texte, les incartades de Roger apparaissant comme une véritable déclaration d'indépendance au mépris des tentatives de répression ou des accusations de manipulation. Dans le cadre du roman définitif, le clin d'œil est moins évident. La nouvelle, plus resserrée, ne dilue pas l'allusion. Dans l'ensemble, le texte soulève plus de questions qu'il ne fournit de réponses, mais il a sans doute piqué la curiosité de ses lecteurs en 1969.

[JLT]

BLACKBURN, Esther

[Nom de fille d'Esther Rochon] Née le 27 juin 1948 à Québec, résidant à Montréal, Esther Rochon a fait des études supérieures en mathématiques à l'Université de Montréal, obtenant une maîtrise en 1969. Commenant à écrire tôt, elle obtient en 1964 le premier prix (ex æquo), section *Contes*, du Concours des jeunes auteurs de Radio-Canada. Au début des années 1970, elle est rédactrice de manuels techniques d'informatique pour la Société STRTC. En 1974 paraît son premier roman, **En hommage aux araignées**. Membre fondatrice de la revue **imagine...**, elle a remporté à quatre reprises le Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois.

L'Initiateur et les étrangers

[In Marie-Françoise, vol. V, n° 1
(décembre 1964), Montréal, p. 4-6]

Des envahisseurs débarquent sur la Terre et détruisent toute trace de vie. Ludwig échappe miraculeusement à la dernière offensive de l'ennemi. Alors qu'il fuit vers le Pacifique, il fait la rencontre d'un envahisseur qui s'est matérialisé devant lui en prenant une forme humaine. Il parvient à transmettre à l'étranger quelques traces d'humanité.

L'Initiateur et les étrangers est le tout premier texte publié d'Esther Rochon, texte qu'elle a écrit à l'âge de treize ans et demi. On reconnaît déjà certains thèmes qu'elle développera plus abondamment dans ses romans, comme la découverte par son personnage principal d'une autre façon de penser et de voir les choses au contact de l'étranger, du *novum*, et le refus de condamner péremptoirement les actions des autres. On y décèle même son goût pour la discussion philosophique quand l'envahisseur explique à Ludwig comment est constitué son esprit. Ce passage dénote un sens de la formulation surprenant chez une adolescente de cet âge.

En outre, Esther Rochon ne cède pas à la tentation du *happy end* naïf même si la situation de son héros apparaîtrait moins tragique à la fin de la nouvelle qu'au début. Si l'espoir demeure possible, le texte n'en dit pas moins que la reconstruction du monde sera longue et difficile. Mais

les personnages d'Esther Rochon, tout comme Ludwig déjà, ont cette faculté de s'épanouir devant les épreuves à surmonter.

Ce qui est moins présent toutefois dans cette œuvre de jeunesse et qui s'affirmera dans ses textes ultérieurs, c'est le caractère poétique de sa prose et l'émotion qui imprègne les relations entre les personnages.

L'Initiateur et les étrangers est un texte dont Esther Rochon n'a certes pas à rougir. [CJ]

BOISVERT, Laurent

Grain de Sel et le Soutnik 2

Roman. Sherbrooke : Paulines,
1963, 142 pages.



Le sous-marin atomique *Nautilus* débarque un étrange engin sur les côtes de l'Antarctique. La Grenouillette est un petit véhicule sphérique à deux places inventé par le jeune Montréalais Grain de Sel. Un moteur atomique alimente les chenillettes à pales montées sur les flancs de l'engin. Dans cette expédition, Grain de Sel est accompagné d'un naturaliste de trente-cinq ans «à la science universelle», le professeur Rousseau.

Ils ont pour mission d'obtenir les secrets de Soutnik 2, le satellite artificiel lancé par les Soviétiques avec la chienne Laïka à bord. À l'insu du public, une nacelle s'est détachée du satellite pour tomber dans l'Antarctique. Grain de Sel et le professeur Rousseau se lancent donc à la recherche du satellite, aidés par son émission d'un signal radio régulier. En chemin, Grain de Sel adopte un manchot, que l'auteur appelle un pingouin.

La Grenouillette croise aussi la route d'une expédition britannique qui tente de traverser pour la première fois le continent antarctique de part en part. L'aventure connaît un rebondissement inattendu lorsque la Grenouillette est amenée à traverser une muraille de vapeur plutôt incongrue au milieu des glaces. De l'autre côté, les deux explorateurs

PRÉSENTATION

À la lecture de la première partie de cet ouvrage, qui résume et commente l'ensemble de la production littéraire de la décennie, le lecteur aura compris que la tâche de construire une anthologie représentative d'une telle période n'était guère facile. Si le nombre de textes de belle qualité tant littéraire que thématique était plus que suffisant, notre choix se devait de refléter, autant que faire se peut, la soudaine diversité de la littérature québécoise qui s'ouvrait enfin sur la modernité et sur le monde. C'est ainsi qu'en voulant montrer les nouvelles tendances qui s'exprimaient en fantastique et en science-fiction, plusieurs textes, injustement oubliés parce que jamais repris en recueil, ont trouvé place à côté de nouvelles déjà reconnues comme des chefs-d'œuvre de notre littérature – nous pensons ici aux textes retenus de Roch Carrier, Claude Mathieu et Yves Thériault.

Par ailleurs, il est important de mentionner que notre choix n'a pas été établi afin de tenir compte d'une représentation équilibrée des deux sexes. Néanmoins, la présence de trois plumes féminines sur douze représente assez bien la proportion qui prévalait alors dans le créneau des littératures de l'imaginaire.

Comme les nouvelles présentées dans cette anthologie sont commentées dans la précédente partie, nous n'ajouterons pas ici à ces pertinentes analyses, préférant plutôt clore cette courte présentation en attirant votre attention sur un élément qui revêt à nos yeux une importance capitale : des cinq nouvelles de science-fiction retenues pour l'anthologie des meilleures nouvelles de la décennie, quatre ont jailli de

la plume d'auteurs de moins de vingt ans (Esther Blackburn-Rochon et Chantal Renaud) ou de tout juste un peu plus (Louis-Philippe Hébert et Jean Pierre Lefebvre). Si on ajoute à cela qu'un très fort pourcentage du corpus est lui aussi l'œuvre de jeunes auteurs dans la vingtaine – dont plusieurs sont devenus des acteurs importants de notre littérature contemporaine, que l'on pense simplement à Michel Tremblay ! –, nous voyons là le signe d'une société qui, pour la première fois de son histoire, se donnait la permission de se tourner vers l'avenir en s'appuyant sans complexe sur les forces vives de sa jeunesse montante. Ne serait-ce que pour cette raison, les années soixante méritent bien leur qualificatif de « décennie charnière ».

Bonne lecture.

Jean Pettigrew

La Chambre 38

de
Roch Carrier

Ce soir, Strelinik prend possession d'une jolie chambre (numéro 38). Elle a deux fenêtres; l'une s'ouvre sur un cerisier tant épanoui qu'il donne envie de courir en distribuer les fleurs aux jeunes filles des quatre coins de la ville; l'autre fenêtre donne à Strelinik un domaine d'azur.

Strelinik a rangé chaque objet à la place qui sera sienne, il s'étend sur son lit et s'abandonne au plaisir de respirer. Ici les conduites d'eau ne se tordent pas dans les murs. L'odeur fraîche de la peinture lui vaut tous les parfums. Son café, dans sa fausse porcelaine, contient plus de bonheur qu'une mer. Il ne manque qu'une fleur dans sa chambre. Strelinik sort en chercher une, refermant la porte avec une précaution exagérée; la moindre secousse aurait rompu la musique qui chantait ce soir-là.

Strelinik descend, il marche dans les rues comme si la ville était sa chambre, il achète un hoyo gentil et retourne chez lui.

Tirant son drap sur sa peau, c'est son enfance que Strelinik ramène sur lui: elle a été heureuse et il trouve abusif d'y songer. Ce soir il est heureux, si heureux qu'il n'ose s'endormir. Mais il dort déjà.

L'aube n'a pas encore cédé au jour que Strelinik est arraché à son sommeil par le grondement insistant, lointain, de quelque machine qu'il ne peut identifier. Quel bruit! N'aura-t-il jamais la paix? Son geste est inutile d'appuyer ses mains contre ses oreilles: le grincement sourd est impitoyable. Quand le jour fuit devant l'aube, la lumière le blesse. Les yeux mal desquamés de la nuit, a-t-il rêvé, a-t-il vraiment été importuné? Malgré la ville qui déjà tourne de tous ses engrenages, le silence dans sa chambre est de soie.

La Noce

de
Roch Carrier

Martine aurait dédaigné mille châteaux et leurs bals pour une seule pâquerette que Didier lui tendait. Elle ne regardait jamais à sa fenêtre sans espérer voir Didier et son désir souvent se réalisait : une grande partie de la vie de Didier était consacrée à être le plus près possible de Martine. Personne au village n'avait leur bonheur et personne ne les enviait.

Combien de paysans allèrent de par leurs champs en quête d'une vache perdue, combien de pêcheurs s'endormirent au chant de la rivière sans savoir que près d'eux, derrière un rideau de joncs, se jouait la simple liturgie de deux personnes qui refusent d'être deux !

Ce fut donc un étonnement quand la nouvelle courut que Martine grossissait d'un enfant. Martine était ébahie, Didier confus. Il partit vers la ville chercher de l'argent. Évidemment, il ne revint pas.

L'enfant naquit. L'attente de l'enfant et l'attente de Didier, d'une certaine manière s'étaient confondues l'une en l'autre ; la naissance de l'enfant fut un peu le retour de Didier.

Habitée à la présence de l'enfant, Martine recommença cependant d'espérer l'arrivée de son amant. Elle savait qu'il ne consentirait à revenir qu'après fortune conquise : il abriterait sa famille dans une maison que Martine fleurirait de pâquerettes pour prolonger leur jeunesse.

Hélas ! il fallut se résoudre à ne plus attendre Didier.

Un très grand édifice de pierre s'élevait dans les environs, habité par des femmes, sans hommes, vêtues de longues robes noires et dont le visage disparaissait sous de compliquées coiffes blanches. Martine leur confia son enfant.

Le Rendez-vous

de
Adrienne Choquette

Il se prit à parler.

Pourquoi donc avais-je choisi cet endroit ?

La vue, certes, était admirable du haut de la colline où se tenait la maison, jusqu'à la rivière et au-delà. C'était fin août. Les jours alors sont parfois d'une telle transparence qu'un brin d'herbe se distingue d'un autre brin d'herbe. Je dus être tenté par un tableau possible. Oui, sans doute. Voilà pour un peintre un motif suffisant.

Mais je ne suis pas peintre.

Peut-être la maison m'a-t-elle ému. Elle était petite avec des contrevents de bois, un peu penchée par l'âge et revenue de ses anciennes prétentions. Maintenant on pouvait penser d'elle ce qu'on voulait, y compris qu'elle n'avait pas été assez aimée peut-être. Quelle maison n'a pas une histoire à raconter au poète ?

Mais je ne suis pas poète.

Ce dut être la solitude des lieux. Je ne connais rien de plus seul qu'une maison à l'écart d'un village, comme si on l'avait poussée par dédain ou par méfiance. Pendant que les autres caquettent par-dessus les clôtures de leurs jardins, celle-ci feint l'indifférence. En vérité elle meurt doucement avec ennui et politesse.

Mais je n'éprouvais à cette époque nul besoin de m'anéantir.

Et d'ailleurs cette maison-là avait une voisine éloignée, il est vrai, d'un arpent mesuré et guère plus bavarde qu'elle probablement, mais enfin c'était une voisine. On m'avait dit qu'une dame anglaise, plus très jeune, y vivait avec ses fleurs et son chien.

Pourquoi donc me suis-je installé dans la maison sans feu de la colline ? Pourquoi y suis-je resté si longtemps ? Pourquoi en suis-je parti ? Au fait, combien de temps y ai-je vécu ? Dix jours ? Dix ans ? Je ne sais pas, je sais seulement que la rivière glisse à jamais, grise, entre les rives jaunes, que la maison n'a pas retrouvé par moi son ancienne confiance et que la lueur dans la fenêtre de la dame vient encore de s'allumer au crépuscule.

J'aime les fleurs. Des roses je m'approche avec respect et avidité, comme de créatures vivantes qui auraient assisté au premier matin de la terre, qui auraient vu le jour se déplier dans la main de Dieu.

De loin, j'ai reconnu des roses dans le jardin de ma voisine. Je m'y suis dirigé. Elles étaient peu nombreuses et cependant on ne voyait qu'elles, lourdes, pâles, couvrant d'autres fleurs sans odeur et sans nom, et qui persistaient à vivre en ne s'épanouissant pas malgré des soins visibles. « Quel jardin singulier ! » ai-je pensé, interloqué par l'arrangement. À cet instant précis, un grandement animal me coupa le souffle : un énorme dogue venait de bondir du coin d'ombre de la galerie vers moi. J'ai vu sa gueule noire découvrir des crocs meurtriers. Alors j'ai rassemblé, pour mourir sans haine, la vision du jour et celle du jardin.

Quel commandement arrêta le chien à deux pas de moi ? Sa chaleur de fauve fit lentement le tour de mes jambes, ma chaleur à moi reflua dans mes membres par poussées douloureuses.

— I am very sorry... Je regrette... a dit la dame anglaise, surgie d'un massif, le sécateur en main, qui me considéra avec plus d'ennui que de sympathie.

Je voulus lui dire que ce maudit dogue était un moyen sûr de décourager les visiteurs, mais je n'arrivais pas à retrouver l'usage de la parole, car la bête me flairait toujours. Je finis par supplier ma voisine du regard. Elle mit du temps à comprendre. Enfin une sorte de sourire, de pitié et de dédain, effleura ses lèvres sans fard, et elle murmura, mais si bas que je l'entendis à peine, un mot, un seul, auquel son terrible chien obéit aussitôt. « Peace... » dit-elle. Et la bête me quitta.

Je répétai malgré moi : « Peace » et je vis le chien se retourner et me regarder tel un homme étonné d'entendre prononcer son nom par une voix étrangère, étonné et incrédule.

— C'est... son nom ? fis-je, niaisement.

Ma voisine sourit tout à coup avec une parfaite aisance.

— Je l'ai eu quand il était tout petit, me dit-elle. Il ne m'a jamais quittée.

Le Mur

de
Jean Hamelin

Tu te rappelles que cette maison nous plut dès l'abord. À toi, à moi, à tous les deux. Je crois même que je la désirai ainsi qu'on désire une femme. Avec passion.

Sans nous consulter, même pas du regard, nous étions déjà d'accord. C'était celle que nous cherchions. Aucune autre n'aurait pu nous satisfaire. Je ne saurais dire comment nous nous trouvâmes tout à coup dans cette vaste pièce quadrangulaire, nue, entièrement démunie de meubles, ou de quelque objet que ce fût. Seuls ces quatre grands murs blancs qui se regardaient comme des miroirs. De ce blanc un peu sali qui confère toujours au plâtre son air de désolante misère, d'effroyable nudité.

Seuls tous les deux, dans cette vaste pièce quadrangulaire. Seuls. Et personne d'autre que nous deux, regardant de tous nos yeux.

D'où venait cette voix de femme qui parvint jusqu'à nous ? En l'entendant, tu te retournas, déjà inquiète. Je crois me souvenir même que tu te précipitas pour aller voir dans les autres pièces, tout aussi blanches, tout aussi nues que celle-ci. Je savais que ta recherche serait vaine. Que tu ne trouverais rien hors d'ici. Que cette voix nous arrivait d'ailleurs, d'autre part, de par-derrière ce mur de plâtre blanc que nous regardions si intensément. Cet appartement vous plaît ? demanda la voix. Oui, répondis-je très bas. C'est bien ce que vous cherchiez, n'est-ce pas ? C'est bien ce que nous cherchions. La voix restait lointaine, absente. Ailleurs. C'est à ce moment-là que tu revins, avec ta quête inutile. Je savais bien, moi. Je n'étais pas le moins du monde surpris. Simplement, je t'avais laissée faire.

Parallèlement

de
Louis-Philippe Hébert

Il y avait déjà bon nombre d'années que la Terre reposait en équilibre sur elle-même. À tel point que la notion du temps. Celle qui, depuis des siècles, se chiffrait en guerres. Avant ou après. La notion du temps prenait l'envergure de ces petites affiches que l'on aperçoit souvent. Que l'on apercevait. On apercevait souvent à l'entrée des petites villes sérieuses. Sur une route presque principale. Dans nos pensées comme ailleurs, et de plus en plus dans nos discours officiels. On apercevait : « Tant de jours sans accidents ». Sans accidents graves pour être précis. Mais quelquefois simplement : sans accidents. Comme si le mot « graves » perdait son sens. Son sens. Oui. Nous levions nos matins avec indifférence. Presque. Mais tout de même : vrai. New York. Qui parlait de New York à ce moment ? Sans importance. CELA devait arriver. Alors plus rien, rien. Un cri. Non plus un cri. Une voix sobre. Les femmes et les enfants d'abord. Mais sans trop y croire. Une femme et un enfant d'abord. Ensuite de plus en plus nombreux. Oubliée la date. D'ailleurs en quel temps l'exprimer maintenant. Comme si le présent. CELA. Le présent ne suffisait pas. Car nous. Nous, ai-je le droit de dire : nous. Non. Ils surent au même moment la même réponse. Pourtant CELA ne se fit pas méthodiquement. Quelques cas isolés. Pas troublants. Non certes, plutôt : rassurants. Car tous savaient que, oui, CELA devait se produire. Donc aucune alarme. Seulement une progression rythmique incroyable des gestes simples, et une lenteur nouvelle. Finalement New York. Trois jours sans nouvelle de New York. Une façon jusqu'alors inconnue de mesurer le temps. Des mois, des années. Si bien que le

mot se perdit. Le mot devint libre d'usage. Il désignait tantôt une table, tantôt autre chose. Un mot-à-tout-faire. Même à désigner CELA. Puis, ce furent les autres grandes villes qui perdirent peu à peu leur géographie. On disait couramment : un mot n'est pas une ville. Cela débutait. Certains d'entre nous. Non. Certains établirent, après de forts calculs, une route simple. Une seule. À suivre en cas d'« échec », disait un homme. Un homme, ou peut-être déjà un corps vide dirigé par CELA. À suivre. Maintenant, on sait : la ligne d'exode. C'est-à-dire : le chemin qui, s'il est respecté, demeure toujours sous le soleil. « Le chemin de la lumière », disaient des hommes d'Église. Une croisade. Mais sans but, et maintenant on peut l'affirmer : sans fin. En d'autres temps, d'énormes discussions auraient précédé les préparatifs les plus complexes. Tout se fit subitement. Car il fallait compter selon une nouvelle heure : l'heure de CELA. Approchant sans bruit, lourdement, sans ciller une fois. Les prophètes, ceux qui réclamaient avoir prédit CELA les premiers, n'hésitaient pas à se joindre à ceux qui ne sauront jamais ce qui s'est passé. À ceux qui ne remarquèrent qu'un changement subit dans l'horaire, qui recherchaient avec sérieux les emplois qui apparaîtraient certainement après que CELA fût parti. Ou encore à ceux qui, tout en marchant, ne désespéraient pas d'entrer en contact avec CELA, de « s'expliquer » comme ils le disaient avec une volonté d'y croire jusqu'à ce temps inconnue. Mais, quels qu'ils soient, tous prenaient garde de ne pas retourner en arrière. Malgré leur conviction qu'il était possible de parlementer. Ne pas même s'arrêter. Car déjà, ce serait accuser un retard infranchissable. Quelques expériences, étonnantes d'ingénuité très souvent, suffirent. Plus que les exhortations de nos Chefs. D'ailleurs, un regard rapide derrière soi, mais sans s'arrêter, laissait poindre une route parfaite, rectiligne, jalonnée tantôt d'un vieillard que CELA avait surpris en train de boiter trop loin du groupe, tantôt d'une femme retournée en arrière pour aller chercher un enfant qui l'avait simplement précédée dans cette nouvelle mort, tantôt de quelques jeunes téméraires qui voulaient voir CELA de plus près, bref jalonnée de corps pétrifiés. Quiconque a pu s'approcher de ces cadavres vous dira qu'ils étaient recouverts d'une mince couche de verglas, mais qu'ils présentaient encore, par une certaine chaleur, des signes de vie évidents. Mais, on n'accorde guère d'importance à leurs propos. Car lorsqu'ils prétendaient avoir eu cette audace, nombre d'entre nous affirmaient qu'au contraire ils les avaient vus devançant le groupe, et beaucoup trop effrayés pour tenter quoi que ce soit qui les eût mis en présence immédiate de CELA. Mais ces discussions importent peu.

Un tout petit voyage...

de
Claude Jasmin

C'est une histoire bien incroyable. Une histoire vécue, c'est toujours incroyable. Je ne suis pas une belle fille. Je suis une femme. Expliquez cela aux adolescents, aussi aux hommes-adolescents, ils sont légion. Ils comprendront. Il y a les filles et il y a les femmes. Les femmes, c'est quelque chose de moins intéressant. C'est un fruit mais plus mûr, passé, donc moins convoité. Je ne sais pas pourquoi. Allez demander à ces éminents spécialistes qui se fendent en trente-six colonnes dans les revues sévères et ennuyeuses pour expliquer certaines choses. Je crois qu'ils vous parleront d'une « psychose de retardement de l'émancipation masculine, d'un retrait émotif en face de la maturité post-quelque chose ou pré-autre chose... »

Je m'en fiche. Ces explications ne me rendront pas plus jeune ni plus attrayante... pourtant... je n'ai que trente-six ans. J'ai encore une belle chevelure très Joanne Woodward. Mes yeux sont d'un brun presque noir, j'ai, paraît-il, le regard enfantin de Pascale Petit... ah et puis zut ! Non. J'ai trop joué à ça depuis quelque temps... depuis qu'il ne me regarde plus. Non, il ne me regarde plus. Comprenez-moi bien : il me regarde peut-être cent fois par jour, peut-être encore davantage, mais il ne me regarde plus avec les yeux qu'il avait autrefois, il ne me regarde plus avec ce « regard d'avant ». Avant ? Avant, vous savez bien quoi !

Oui, une vieille histoire n'est-ce pas, vieille comme cette vieille planète, mais c'est comme ça. Et je veux qu'il me regarde encore comme « avant ». Je vais vous en dire plus long. Il ne me touche plus.

Non, pas comme « avant ». Il me touche pour m'aider à descendre un escalier, ou descendre de voiture, ça oui, il me touche souvent, mais il ne me touche plus pour rien, oui, pour rien ! C'est ça qui me blesse, qui me fait mal... Tout me fait mal maintenant. Sa voix, oui, il y a aussi sa voix, il ne me parle plus jamais avec cette voix grave qu'il allait chercher je ne sais où, « avant ». Il me parle toujours d'un ton égal : de la voix de quelqu'un qui est sûr de moi. Une voix qui ne change plus, qui ne se fâche jamais, qui ne s'anime jamais plus.

Ce matin, huit heures : son départ comme tous les matins. Il ne me regarde pas, ne me touche pas, me dit bonjour après le petit déjeuner de cette voix grise et assurée. Comme il descendait les marches du perron, j'ai crié :

— Mais, tu ne m'aimes plus ?

Il s'est retourné comme si je venais de lui annoncer la fin du monde ! De voir les yeux fous qu'il avait, une main ouverte, l'autre agitant nerveusement les clés de l'auto, de le voir planté là, au milieu du trottoir, à demi tourné vers moi, le visage complètement hagard, je n'ai pu m'empêcher d'éclater de rire.

C'est dommage. J'aurais mieux fait de me retenir car, me voyant rire, il me sourit, secoua la tête et s'engouffra dans la voiture. Moi, je suis demeurée ainsi, debout sous le cadre de la porte, je ne sais combien de temps. Soudain, la radio se fit entendre, une drôle de petite musique. Cela venait de l'appareil de la cuisine. Et je n'avais pas ouvert la radio ! Puis, j'entendis le bruit d'une assiette frappée sur un verre et celui des couverts que l'on remue. Je ne rêvais pas, j'étais bien chez moi, le vieux paillason de l'entrée était là devant moi, usé, avec son petit dessin rococo... Il faudrait bien que je me décide à le renouveler ; cette pensée me prouva que je ne dormais pas. J'entendis tousser ! Cette fois, c'était vrai. Il y avait quelqu'un dans ma cuisine, à ma table... Du couloir, j'aperçus l'intrus. La lumière du soleil, entre les lattes du store vénitien, le frappait dans le dos et je n'arrivais pas à distinguer les traits de l'inconnu.

— Votre confiture est excellente !

Je connaissais cette voix. Oui, c'était loin, « avant »... Robert avait parfois cette voix, cette voix gaie, insouciante, une voix de belle humeur, certains matins, quand il était en vacances, ou bien pour un rien. Parce qu'il s'était levé du bon pied, parce qu'il faisait beau matin, parce que la vie lui était moins lourde, moins écrasante...

— Par où êtes-vous entré ?

L'inconnu se leva, s'inclina, ouvrit la porte grillagée derrière lui et refit son entrée avec un geste de salutation cocasse :

— Par là !

Il se rassit et avala un reste de rôtie avec la confiture qu'il trouva de nouveau :

— ... excellente !

— Que voulez-vous ?

— Vous, que voulez-vous ?

Je n'ai jamais beaucoup aimé la compagnie des poltrons, des fanfarons, encore moins celle de certains petits monsieurs grossiers et délurés qui, par exemple, vous embrassent les doigts jusqu'à les ronger dès les premières présentations. Pourtant... ce regard franc, rieur, ces yeux qui me fixaient avec une désinvolture honnête... ah, vous voyez bien, je dis des sottises... une désinvolture honnête ! Je vais encore le défendre... C'est que... Non, je ne pouvais pas me fâcher et même si je n'en avais pas envie, je tentais de me raisonner, je tentais de feindre la colère, mais j'en étais incapable. Vraiment, oui, une force mystérieuse, incroyable, me retenait...

Je dois dire, encore des excuses, je dois dire tout de même que le fait de constater tant de points de ressemblance entre mon inconnu et Robert me rendait moins craintive, moins disposée à chasser cet homme qui déjeunait, gaillard, à ma table, à la place même que Robert occupait il y avait quelques instants.

Ils avaient la même stature, quelques rides au front, le même teint ambré, les mêmes yeux, le même accent. Je demeurais médusée, un peu inquiète et très curieuse. On aurait parié que c'était Robert il y a dix ans !

— Allez-vous m'expliquer votre présence !

— Je ne lui ressemble pas assez ? Je pourrai revenir demain, je lui ressemblerai davantage, je ferai mieux.

Il me débitait cela avec un calme, une maîtrise étonnante. Quoi, c'est un mystificateur. Je demeurais devant lui bouche bée !

— Écoutez, je n'ai pas de temps à perdre !

— C'est faux. Vous allez m'écouter. Je vais poser une seule condition à notre entretien : que vous ne mentiez pas ! C'est d'accord ?

Il s'essuyait la bouche, se levait lentement puis, il vint tout près de moi :

— Car vous venez de mentir. Vous avez du temps à perdre, beaucoup de temps ! Vous vous ennuyez. Ça, je le sais, je le vois.

— Très bien. Dites-moi, vous savez donc que vous lui ressemblez de façon bien étrange ?

— À qui ? À Robert !

Mara de la lune

de
Jean Pierre Lefebvre

« Le noyau terrestre vient d'entrer dans une phase d'ébullition de vingt fois supérieure à la normale — Dans trois mois aucun être humain ne pourra résister aux conditions atmosphériques qui iront empirant de jour en jour — La désintégration du globe terrestre devrait durer moins de dix mois — Il a été décidé de tenter une évacuation massive vers la lune. »

Quand je relis ces manchettes qui, il y a maintenant deux ans, firent tomber ma grand-mère sur le dos, morte, et cela à la plus grande joie de toute la famille, je ne puis cependant pas ne pas me rappeler l'épouvantable exode qui débuta alors, ni ma peur, mon amertume, ni celle de toute l'humanité. Car enfin, quitter la Terre est une chose sérieuse et qui ne se produit pas très souvent.

J'avais tout d'abord été déçu : j'allais rater la fin du monde dont on n'avait cessé de me parler depuis ma tendre jeunesse née en plein relativisme. On m'en avait parlé comme d'un immense feu d'artifice, et j'étais persuadé que, bon garçon comme je l'avais toujours été, il me serait permis de chevaucher un des monstres de l'Apocalypse. Ah ! ce que les hommes sont moches ! Et puis, j'aurais aimé être enterré dans un coin de jardin, derrière une église centenaire, au mois de juillet, dans la terre chaude — ma terre.

Je dus toutefois me plier au Destin, dont les hommes prirent temporairement la direction. Le Destin lui-même était triste de se voir contourné, bafoué, anéanti.

En quelques jours des mesures radicales de sécurité avaient été prises ; mais déjà plus d'un tiers des continents avait disparu, inondé

par les crues que provoquait la fonte systématique des glaces. De l'avis des experts, le Saint-Laurent ne sortirait pas de son lit avant quelques semaines et, pour sa part, le bouclier canadien offrirait une résistance suffisante aux violents raz de marée qui déferlaient du nord. Mais malgré toutes les mesures de sécurité, malgré l'optimisme des Nations Unies, la panique éclatait partout et les autorités se voyaient obligées de sévir en appliquant l'affreuse sentence du Dermautor. (Puisque j'écris pour des lecteurs d'un temps passé, il faut que je précise qu'à partir de l'an 2000 la peine de mort n'eut plus cours. On injecte aux coupables d'assassinat ou de conspiration contre l'État une drogue, le Dermautor, qui enraye systématiquement la mémoire, la volonté et la conscience de l'individu alors réduit, pour ainsi dire, à l'état d'animal sauvage.)

Le cataclysme s'était manifesté le 1^{er} juin de l'an 2501. L'évacuation vers la lune devait être tentée au mois d'août suivant. La fin du monde ne devait être rien d'autre qu'un caprice de la nature, un changement de température. Même pas de quoi satisfaire les littérateurs. Même pas une guerre sans pitié. Des milliers d'hommes furent tués par les inondations, par la folie. Les nuages devinrent rouges de chaleur, et les océans de sang. Les fleurs, les plantes, les arbres connurent une période de prolifération incroyable. Puis les hommes furent entassés dans d'immenses abris en aluminium où ils attendirent ils ne savaient quoi, la mort, la liberté, ou un sort pire encore que celui qui avait toujours été le leur. Mais moi je pensais que j'aimerais bien vivre sur la lune.

Quand Montréal mourut, j'eus cependant l'impression que jamais plus je ne serais un homme. J'eus l'impression que je deviendrais un *étranger* jusqu'à la fin des temps. J'eus l'impression de perdre mon identité. Montréal était le symbole vivant de mon existence, une ville assez aride pour qu'on éprouve la joie de l'avoir construite au milieu d'un désert, une ville assez vivante pour qu'on veuille l'amener avec soi partout où l'on allait, à Paris, à Rome, à Madrid ou à New York. Les navires avaient brisé leurs amarres et allaient s'échouer sur le sommet des hauts buildings. Ils se renversaient comme des jouets. Moi aussi, comme tous les autres enfants, j'avais jadis fait voyager des bateaux en papier dans les rigoles. Moi aussi j'avais déjà été un enfant, un drôle d'enfant peut-être; mais n'étais-je pas né dans un drôle de monde? Maintenant que j'étais devenu un homme, un adulte, les proportions avaient changé, mes rêves et mes jeux d'enfance se transformaient en grandioses réalités. Elles étaient trop grandioses peut-être pour moi, trop épouvantables. Montréal, ma ville aux colonnes d'air chaud circulant

comme des cyclones muets. Montréal, tableau de Van Gogh, dont les rues d'asphalte s'étaient tout d'abord tordues de douleur, puis avaient fondu les unes après les autres, engouffrant les hommes comme un marais bouillonnant. Pourtant, pendant sa longue agonie, elle ne cessa pas de ressembler à ce qu'elle avait toujours été, une ville qu'on aurait éternellement bombardée, une ville se relevant éternellement de ses ruines.

Raconter ce que fut la fin du monde m'est impossible. Je puis toutefois en raconter les sons et les couleurs. Je puis raconter ma dernière promenade sur Terre, le 10 août 2501. Je puis raconter la dernière fois où j'ai respiré *l'air*. On nous avait dit qu'il nous serait interdit dorénavant de mettre le nez dehors, de violentes vapeurs de soufre commençant à se répandre dans l'atmosphère. Je m'étais attardé plus longuement que les autres. Le soleil allait se coucher. Il était environ huit heures du soir. La pluie, qui tombait depuis plus d'un mois, avait cessé. La brume s'était dissipée. La visibilité n'était plus embrouillée que par des vapeurs versicolores qui s'élevaient paresseusement, ainsi que la fumée de cigarette, prenaient la forme de monstres étranges et terrifiants, puis se déchiraient sans bruit et retombaient à quelques pieds du sol pour reprendre de nouveau leur vol de planeur. Le soleil tomba tout à coup derrière l'horizon, à la façon d'un fruit trop mûr. J'en déduisis que la terre devait subir de fortes vibrations et cherchait à sortir de son orbite. Mais une fois le soleil disparu, une intense luminosité persista, on aurait dit une explosion ininterrompue de bombes au phosphore.

Il y eut encore deux longues semaines d'attente. L'immense abri métallique, les murs lisses et froids, une vie artificielle. Comme dans un incubateur. Comme dans un abri anti-bombe. Comme dans un métro souterrain. Comme dans le coma.

J'étais entouré de mille races, de mille visages qui n'avaient plus rien d'humain. Les robots prenaient toutefois grand soin de nous ; ils nous forçaient à manger, ils nous projetaient des films, nous prêtaient des livres. Le soir, des vaporisateurs automatiques répandaient dans le dortoir des vapeurs d'opium. Le jour, on nous donnait un nombre incroyable de calmants. Mais la folie et l'hystérie faisaient leurs ravages. Cela commençait par des spasmes. Les malades se roulaient sur le sol en lâchant des cris épouvantables ; certains saignaient des yeux, d'autres perdaient leurs cheveux, ou leurs cheveux blanchissaient en quelques secondes. La peur.

Je me souviens d'un vieux fou et du discours qu'il fit après avoir paralysé temporairement le robot de garde. « À quoi bon fuir, disait-il,

Présentation de la Bibliothèque

de
Claude Mathieu

I

Des plus anciens aux plus récents, nos documents historiques prouvent que l'écriture a toujours exercé une toute-puissante fascination sur notre peuple. Notre histoire se confond avec celle de nos signes scripturaires et avec celle de leurs supports ; des idéogrammes aux lettres, nous avons écrit de tout, sur de l'argile, de la pierre, de la cire, du métal, des tissus, des végétaux, des cuirs, du papier. Depuis nos débuts, nous ne nous sommes jamais lassés de couvrir de notre message toutes les surfaces qui s'offraient à notre fécondité, nous n'avons cessé d'écrire et de lire que pour dormir et manger un peu. Depuis la plus haute antiquité, nous avons l'habitude de surcharger d'inscriptions nos monuments publics, et nos maisons les mieux décorées l'ont toujours été par les plus beaux passages de nos auteurs. C'est sans doute uniquement dans notre pays que le jeu préféré des enfants consiste à composer des phrases avec des alphabets imprimés sur des blocs de bois, ou à dessiner puis à peindre des lettres ornées.

Il faut croire qu'une occupation aussi constante à travers toutes les époques de notre histoire comme à travers toutes celles de notre vie personnelle, il faut croire qu'une telle occupation constitue la marque la plus fondamentale de notre peuple et qu'elle manifeste une nécessité intérieure qui nous distingue des autres nations. S'il est facile de constater le fait, il ne l'est pas autant de l'expliquer. Par horreur du secret et par générosité, semble-t-il, notre univers intérieur exige de devenir extérieur,

comme si nous estimions le bonheur possible à condition seulement que nous puissions nous retourner comme un gant, à l'encontre des autres peuples, dont la seule étude est de se fermer sur eux-mêmes et de ne montrer qu'une façade.



Les débuts d'une nation produisant peu d'écrits, nous ne possédâmes pas dès lors une Bibliothèque, au sens sacré où nous entendons ce mot aujourd'hui. La Bibliothèque naquit lentement. Les particuliers prirent l'habitude de conserver chez eux quelques papiers, quelques livres, et de les léguer à leurs enfants. Car si grandes sont la force de persuasion et la vérité de nos livres qu'on ne se résignait pas à les détruire après usage ; les donnait-on, les vendait-on, on était vite envahi par le regret et par le déplaisir de ne plus les posséder, au cas où, peut-être, on en ressentirait un jour le besoin. De toute façon, ces livres ne faisaient qu'occuper ailleurs l'espace qu'ils n'occupaient plus chez celui qui s'en était défait. Le nombre des imprimés et des papiers de famille augmentant avec les siècles, avec la population et avec notre capacité de produire, il fut de mode que chaque maison consacra une pièce à la conservation des écrits ; agrandie chaque année à cause de l'accroissement des besoins, cette pièce se trouvait la mieux orientée et la mieux entretenue de toute la maison, plus belle et plus confortable que les chambres à coucher. Aussi faisait-elle le principal orgueil du père de famille et y rendait-on le culte familial.

Ce régime ne pouvait durer indéfiniment dans un pays fécond comme le nôtre en écrits de toute sorte. C'est pourquoi le souci de rendre publics certains dépôts particulièrement riches, le désir de mettre fin à de dangereuses rivalités bibliophiliques qui semaient la dissension et menaçaient même l'unité de notre peuple, la volonté d'économiser, en les planifiant, les espaces de plus en plus considérables et nombreux consacrés un peu partout aux papiers, tout cela fit concevoir à notre roi l'urgence d'un édifice exclusivement voué aux écrits. Du reste, à ces motifs, s'ajoutaient chez le roi une vive inquiétude devant la fragilité du papier et la conviction que celui-ci constitue pourtant l'unique moyen par lequel il pouvait espérer transmettre son peuple à la postérité. C'est notre dix-huitième roi qui construisit la première Bibliothèque ; il fut assez bien inspiré pour la concevoir comme une cellule à laquelle les besoins des siècles futurs allaient pouvoir en adjoindre d'autres en nombre indéfini.

Demain nous serons jeunes

de
Chantal Renaud

Vers la fin de 1967, on découvrit « Jeunesse 26 A ». On découvrit la « pilule », remède au vieillissement. Vers la fin de 1967, les trois quarts de la population globale cessèrent de vieillir. Oui, les trois quarts, parce que les autres, ceux qui avaient plus de trente ans, ont refusé, ils ont dit non avec rage et puis avec un sourire entendu, comme s'ils savaient de quoi il s'agissait. Comme si les bonbons merveilleux avaient contenu de l'arsenic.

Personne ne comprenait. Mais on ne les a pas forcés. On les a laissés vieillir à leur guise parce que l'on savait bien que d'ici cinquante ans, il n'y aurait plus un seul vieux sur terre. Plus un seul, le but serait atteint. Plus de cheveux blancs, de visages gris, de mains violacées. Plus de dos courbés, de gestes tremblants, de mots bredouillés.

Cependant, on savait que la pilule prise tous les jours cessait son effet lorsque l'homme avait atteint quatre-vingt-quinze ans d'âge naturel. On savait qu'au moment précis où le miracle s'achevait, l'homme reprenait son âge normal en quelques minutes et qu'il ne lui restait alors que vingt-sept jours de vie exactement. Un mois de vieillesse. Mais, qu'est-ce que représentait vingt-sept jours, au prix d'une vie sans rides ?

Le ministère de la Santé envoyait chaque mois et, dans chaque famille, le dosage requis. Et puis il veillait étroitement à ce que ses directives soient respectées. N'a-t-on pas arrêté vers 1988 une centaine de femmes qui avaient administré la pilule à leur bébé sous prétexte de vouloir les garder toujours « comme ça » ? Le ministère surveille, enquête, vérifie. Il ne pardonne pas. Il a ordonné que les hommes soient

« fixés » entre dix-sept et vingt-cinq ans. Ses décisions ne sont pas à discuter. Le ministère a des yeux et des oreilles partout, et puis il note. Il tient scrupuleusement à jour les statistiques des suicides et des meurtres, pour éviter, bien sûr, que les précieux comprimés ne se perdent ou ne se vendent sur le marché noir.

Le suicide, comme il est devenu facile. L'arrêt soudain des pilules et c'est la mort en douze heures. La mort dans le sommeil. Facile aussi, le meurtre, on n'a qu'à remplacer par des aspirines, les comprimés miracles de la victime.

Mais le ministère de la Police veille. Avec son personnel composé exclusivement de savants et de médecins-rechercheurs. Il n'est pas de criminels, de voleurs, de hors-la-loi qui ne soient guéris. Ils sont internés et consciencieusement étudiés en laboratoire. On refait leur cerveau ; on les reforge, les remanie et puis on les relâche. Ils sont des hommes neufs qui recommencent à vivre. Ils ont oublié jusqu'à leur nom que l'on change pour éviter le scandale. On a eu du mal à accepter cette nouvelle théorie : quand un homme est interné, sa famille, ses amis doivent le considérer comme mort, puisqu'ils ne doivent plus le revoir, vraiment. Et si par hasard, ils le revoient, ils ne le reconnaîtront sans doute pas tellement il aura changé. Ainsi en a décidé le ministère de la Police pour le plus grand bien de l'humanité.

Faire partie de ce ministère, c'est l'ambition de tous les étudiants. On n'y accepte que les hommes d'intelligence supérieure qui ont consacré au moins vingt ans d'études à la sociologie, l'anthropologie, la psychanalyse et la psychiatrie. Ces hommes sont à la tête de la société, ils la dirigent, l'orientent, ils ont la puissance.

Frédéric Bérard avait vingt ans en 1967. Il les a toujours en 1994 quand il est admis au service d'analyse du ministère de la Police. Il les a aussi en 2000 quand sa femme le quitte avec ses cinq enfants.

Il avait épousé Caroline quelque temps après la mort de sa mère en 1986. Depuis 1967, elle avait vingt-huit ans. Un âge qu'elle ne cessait de regretter, de cacher. Un âge qui faisait d'elle une des plus vieilles femmes de sa génération. Tous ses aînés avaient refusé la pilule. Et pour s'introduire dans cette génération, elle avait abandonné à l'époque son mari, un ingénieur de trente-six ans, de même que tous ses amis, tous ses parents. Elle avait rejeté sans remords toutes les structures de son ancienne vie pour se jeter à corps perdu dans une existence neuve qu'elle inondait de rêves.

Puis elle rencontra Frédéric. Il était étudiant en docto-police, donc largement rétribué. Et puis il était beau et il l'aimait.

L'Initiateur et les étrangers

de
Esther Blackburn
(Esther Rochon)

Un jour, la terre entière apprit que des êtres venus, vraisemblablement d'une autre planète, si ce n'est d'un autre univers, avaient débarqué en Chine et que, pour des raisons qui échappaient à l'entendement humain, ils détruisaient toute vie et parfois même toute matière sur leur chemin. Ils avançaient toutefois plus lentement que leur puissance pouvait le laisser supposer, comme s'ils examinaient avec délectation le plaisir de la destruction d'un monde. L'invasion avait avancé méthodiquement et semblait fermer un cercle dont le centre aurait été l'Amérique centrale.

Le cercle s'était resserré autour de la région de Mexico. La ville avait vu le nombre de ses habitants multiplié par dix au cours de la dernière semaine : les routes étaient bloquées, et une grande muraille de flammes entourait le dernier bastion de l'humanité. Cependant, la population était affamée et folle de peur. Depuis quelques jours la ceinture flamboyante n'avancait plus. Personne n'avait aperçu l'envahisseur et on avait de bonnes raisons de croire qu'il était invisible : des gens disparaissaient de la ville et on ne retrouvait même pas leurs cadavres. Le cercle recommença à se rétrécir. Alors, le chef de la police décida de faire une sortie en masse à travers les flammes. Il recruta trois millions de volontaires ; les chars d'assaut et les voitures en état de marche entouraient la foule armée de jets d'eau.

Ludwig était parmi les volontaires. Descendant d'émigrés venus s'établir au Mexique au début du siècle, il était fonctionnaire aux Postes. Célibataire encore jeune, c'était un homme maigre aux cheveux noirs, à la peau bronzée. Sa physionomie avait pu être agréable, mais un

accident récent lui avait fait une cicatrice le long du visage et crevé un œil : il portait un bandeau qui lui donnait un air sordide que ne démentait point son œil restant, gris et glacial. Lors de l'expédition, le hasard l'avait placé tout près des véhicules, parmi les piétons, avec un ridicule petit extincteur chimique dans les mains. À peine la colonne avait-elle commencé à attaquer le rempart de flammes, un peu à l'extérieur de la ville, que celui-ci s'écarta. Voyant cela, toute l'armée s'élança dans la brèche par laquelle on pouvait enfin apercevoir le pays calciné, désert, mais plein d'espérances. Toute l'armée s'élança, sauf Ludwig, ainsi qu'un hibou et un chat qui s'étaient attachés à lui dès le départ. En effet, il sentait que cela était trop facile pour être sans pièges, trop indulgent de la part d'un ennemi aussi implacable. C'est pourquoi il traversa la ligne motorisée et s'élança en courant dans le feu, le chat accroché désespérément à son chandail, le hibou agrippé à son épaule. Tandis qu'il traversait, Ludwig arrosait le brasier, et le groupe passa au travers, passablement roussi.

Ludwig ne fut pas étonné outre mesure de ne retrouver ni brèche ni volontaires de l'autre côté de la muraille flambante ; il se sentit immensément attristé de la mort brutale de tous ces hommes et une certaine culpabilité vis-à-vis de toutes ces vies perdues l'envahit. Il s'éloigna le plus vite possible de cet endroit, en se cachant du mieux qu'il pouvait des conquérants. À l'aube, il atteignit un promontoire d'où on pouvait voir la capitale. Mais il ne la vit pas, il ne vit que des flammes. Soudain, il eut conscience qu'il était le seul représentant de la race humaine sur terre. Il eut peur de sa propre importance et de sa propre fragilité ; le chat, le hibou et lui étaient les seuls témoins d'une ère révolue ; peut-être restait-il quelques poissons dans l'océan, quelques bactéries sur terre et dans l'eau. Après la mort de ses compagnons et la sienne, on se retrouverait aux temps antécolombiens, tout recommencerait, avec, en plus, quelques fossiles qui intrigueraient les savants dans une centaine de millions d'années. Il lui fallait trouver à se nourrir et à boire ; donc, pensa-t-il, il lui fallait aller à la mer. Il se souvint avec terreur que l'Atlantique était pollué par des explosions atomiques destinées à repousser les conquérants. Il ne restait plus que le Pacifique à atteindre. Il descendit de la montagne et se mit en route vers le sud-ouest. Au coucher du soleil, il se risqua à entrer dans un petit village qui n'avait subi que très peu de dégâts. Tous les habitants avaient dû s'enfuir à l'approche du danger. Il trouva à se nourrir dans l'une des maisons et passa la nuit là. Le lendemain il découvrit une bicyclette abandonnée, se munit de provisions et partit avec le chat et le hibou. Quelques jours

Un abri

de
Jean Simard

« Our tragedy today is a general and universal physical fear so long sustained by now that we can even bear it. There are no longer problems of the spirit. There is only the question: When will I be blown up? »

William Faulkner

La prévoyance est sûrement, parmi beaucoup d'autres, la vertu prédominante de Mr. Harris.

C'est un petit homme chauve, décidé, sachant ce qu'il veut. Des lèvres minces, qui ne sourient jamais. Derrière d'épaisses lunettes à monture métallique, un regard... eh bien! oui, il n'y a pas d'autre mot: un regard *implacable*. Celui, sans douceur, de qui voit les choses telles qu'elles sont. *No nonsense!* a-t-il lui-même l'habitude de répéter. Il paye ses impôts, acquitte régulièrement ses taxes, dégrève en un temps record ses hypothèques et ne laisserait jamais un compte en souffrance. La prospérité de son petit commerce de chaussures est proverbiale dans le quartier. Aussi, sans pouvoir affirmer d'ores et déjà qu'il soit riche – les débuts ont été trop difficiles pour cela – ses voisins sont-ils d'accord pour déclarer qu'il a du bien. On lui témoigne de la considération, même s'il est peu liant, plutôt méfiant de nature. Il n'a, du reste, guère de loisirs pour la conversation et ses aménités. Son travail l'absorbe tout entier. Il pense à l'avenir, le prépare, l'organise, selon

les données rigides d'un cerveau épris d'exactitude. C'est un réaliste : le monde est dur, et il le sait ! S'il lui arrive de rêver, comme vous et moi, c'est toujours en fonction du temps qui suit, jamais du passé. Aucun de ses gestes, en effet, pas une décision qui ne soient motivés par une certaine image qu'il se fait de demain : une sécurité à atteindre, fût-ce au prix d'efforts surhumains ; et qui constituera un jour, pense-t-il, le bonheur.

À cet idéal toujours fuyant, bon gré, mal gré, il associe les membres de sa famille. Il n'est pas dur pour les siens, même il les aime, et ne les laisserait manquer de rien d'essentiel. Mais sans complaisance pour lui-même, il n'en tolère point chez les autres. Pour des intérêts qu'il juge supérieurs, il se prive de beaucoup de choses ; et il entend bien qu'autour de lui, on en fasse autant ! Entre une nouvelle police d'assurance et une bicyclette neuve, il n'y a pas d'hésitation permise – ses enfants devraient le comprendre. Lorsqu'une personne de son entourage se livre à quelque dépense, selon lui inconsidérée – destinée à rendre l'existence plus agréable, à faire plaisir à quelqu'un, à gâter un être cher – il hausse tristement les épaules, condamnant au fond de lui pareille légèreté.

— Ils ne pensent donc pas à l'avenir ? fait-il, sincèrement éberlué.

Quoi d'étonnant, dans ce contexte, qu'il ait été l'un des premiers à se préoccuper de la bombe : des conséquences funestes d'une guerre nucléaire et de retombées radioactives ? Dans l'éventualité d'un conflit toujours possible, les quartiers généraux de la Défense civile distribuaient tout juste une plaquette intitulée *Nine Steps to Survival*, qui en était déjà, chez l'Imprimeur de la Reine, à sa deuxième édition d'un million d'exemplaires. La brochure préconisait, entre autres mesures de sécurité, la création d'abris souterrains pour la population citadine ; s'offrant même à fournir gracieusement, à toute personne qui en ferait la demande, les plans et devis relatifs à l'édification de ces casemates. De leur côté, nombre d'entrepreneurs à travers le pays se faisaient fort d'en assurer la construction. « Selon les spécifications de la D.C. », affirmaient-ils. « À des prix aussi bas que 495 dollars, pour la conversion d'un sous-sol ; et 1189 dollars, dans le cas d'unités séparées. » Il était en outre probable que l'état assumerait, pour sa part, une fraction importante du coût total de l'entreprise ; à tout le moins, qu'il consentirait des prêts infiniment avantageux.

Pendant, en dépit de ces offres alléchantes, quantité de gens demeurèrent sceptiques. Soit que la catastrophe ne leur parût pas aussi

imminente qu'on voulait bien le prétendre, en haut-lieu ; que l'efficacité réelle des abris leur semblât douteuse ; ou qu'ils estimassent vain, en bonne logique, de survivre à un bombardement atomique. L'extinction pure et simple leur paraissant alors, et de beaucoup, préférable.

Mr. Harris, lui, n'eut pas un moment d'hésitation. Il n'était pas de ces défaitistes qui se résignent au pire, courtisant secrètement l'adversité. Il lutterait, pardieu ! Et quoi qu'il advienne, pendant que des centaines d'autres, moins prévoyants, périraient carbonisés, lui et les siens... Il se mit aussitôt à la besogne : fit venir d'Ottawa la documentation nécessaire ; s'aboucha avec un entrepreneur, engagea maçons, menuisiers, plombiers, électriciens ; s'attabla à l'étude des « bleus » fournis par l'organisation centrale. Il balança bien un peu, devant l'alternative de l'abri enchâssé au cœur même de la maison, ou de l'annexe au fond du jardin. Toutefois l'entrepreneur, qui était honnête, n'eut pas de mal à le convaincre des avantages de la première solution. Le fait, d'abord, qu'elle soit moins onéreuse, utilisant des structures préexistantes. Mais ce n'est pas tout ! l'abri chez soi ajoute à la valeur de la propriété, dont il renforce les assises. À l'époque des projectiles téléguidés voyageant à plus de 3000 milles à l'heure, la proximité en cas d'alerte n'est pas, non plus, à dédaigner. Autre supériorité – et capitale, celle-là – il favorise le secret, au moment des travaux : la livraison de matériaux, le va-et-vient d'ouvriers spécialisés pouvant se mettre aisément sur le compte d'une simple transformation de la cave en pièce de séjour ; aux yeux de voisins indiscrets, le signe d'une prospérité de bon aloi, voilà tout ! Enfin, cette cellule close, insonore, pourra servir de salle de jeu aux enfants, aussi longtemps que dure la paix...

Bien qu'il fût économe, comme tout homme prudent, Mr. Harris ne lésina point sur la construction de l'abri. Sa tendance était plutôt d'en ajouter, renchérissant sur les normes prescrites : mettant sept pieds de maçonnerie, où quatre eussent suffi ; augmentant le nombre et le calibre des poutrelles de soutien, l'épaisseur des murs de cloisonnement, l'efficacité des matières isolantes, la quantité des bonbonnes d'oxygène et de gaz propane, d'aliments congelés, de breuvages et de médicaments ; améliorant le système d'égout, la qualité des appareils de chauffage et d'aération ; perfectionnant le mode d'éclairage, de détection et de communication. Tout le reste, à l'avenant. Un abri... Enfin, un abri comme on n'en voit guère !

Les travaux de construction proprement dits ne demandèrent pas moins de six mois de labeur incessant, et Mr. Harris en surveilla lui-même toutes les phases. Quant à l'aménagement interne du blockhaus,

il devait exiger un laps de temps plus long encore, des prodiges de patience et d'ingéniosité. Dans un espace, en somme, restreint – avec, en tête, l'idée que la moindre erreur, le plus petit oubli pouvaient être fatals – comment subvenir pendant des jours, des semaines, aux besoins vitaux de cinq personnes privées de toute communication avec le monde extérieur ? Qu'on se représente ce qu'il fallait stocker de vêtements, de vivres, d'instruments de toutes sortes, indispensables à la survie – advenant le pire. Certes, l'abri était solide : de ce côté, pas d'inquiétude. À moins d'un choc direct, peu probable, de plusieurs mégatonnes d'explosifs, il résisterait. Mais *après* ?... Oui, pour les survivants, est-ce que les problèmes ne feraient pas alors que commencer ? On pense bien que Mr. Harris était doué d'un esprit trop positif pour ne point l'envisager. Mais il y avait, jusque-là, tant d'autres obstacles à surmonter, tant de difficultés à vaincre, qu'on ne pouvait le blâmer de laisser planer un certain brouillard sur cet aspect, d'ailleurs lointain, de la question. D'autre part, l'irréductible optimisme qui était le sien l'inclinait tout naturellement à penser que là où il y a de la vie, il y a de l'espoir. L'important, n'était-ce pas d'abord de survivre à l'explosion ?

Le plus pressé, pour l'instant – dès lors qu'il était construit, équipé – c'était de se familiariser à la vie dans l'abri. Tout comme l'équipage d'un submersible, où chacun se voit assigner une tâche précise, les membres de la famille Harris seraient appelés à assurer le fonctionnement de leur navire immobile, échoué profondément sous la terre et le béton. Cela ne pouvait aller sans une discipline rigoureuse, une période de préparation intensive ayant pour effet de créer, longtemps avant l'alerte, les réflexes appropriés. Et pour commencer, prendre l'habitude de séjourner dans l'abri – y travailler, y manger, y dormir – afin d'en connaître tous les recoins, les dimensions, les ressources, l'emplacement et la fonction de chaque objet, le maniement de tous les appareils et jusqu'à l'inévitable promiscuité de personnes empilées en quelque sorte les unes sur les autres, dans un espace rétréci. Les enfants, deux garçonnetts et une fillette, y consentirent volontiers, comme à une espèce de jeu : du camping, à domicile ! Mrs. Harris fit bien, pour sa part, certaines difficultés – il est vrai que le gros de l'embaras retomberait sur ses épaules – mais elle possédait de longue date le pli de l'obéissance, une confiance aveugle dans la sagesse de Mr. Harris. Et puis, le privilège de survivre à un bombardement thermonucléaire, cela valait tout de même quelque incommodité préalable, n'est-ce pas ?

Les Harris, en tout cas, le pensaient.

Ni vu ni connu

de
Jean Tétreau

La renommée de Boudini n'avait plus besoin de cette publicité surannée qui s'étalait partout dans la ville, sur les palissades autour des chantiers comme aux carrefours, en placards multicolores de deux mètres sur un mètre quarante le représentant grandeur nature, les yeux flamboyants, la baguette en guise de badine et riant sous cape ainsi que Méphistophélès dans un bal de patronage. Entre la maison Morgan et la place des Arts, la rue Sainte-Catherine était pleine de son image et de son nom. Son dernier spectacle à New York faisait encore, après quinze jours, l'objet de reportages dans la presse américaine. L'illusionniste avait à tel point mystifié les foules de Broadway, que les autorités municipales crurent un jour nécessaire de lui adresser un avertissement, de crainte que les séances dont l'accès était pourtant interdit aux personnes de moins de dix-huit ans, ne tournassent au tragique. Une dactylo était tombée en syncope pour s'être entendu dire publiquement qu'il y allait de sa vie si elle revoyait l'accoucheur marron avec qui elle avait rendez-vous. Boudini joignait en effet à sa dextérité de prestidigitateur des dons divinatoires qui faisaient de lui un confesseur redoutable, presque un prophète. Le seul journaliste qui avait osé lui demander une interview en était revenu à moitié fou. Il s'était d'ailleurs empressé de détruire sa bande magnétique. Et il était allé consulter un psychiatre. La Ligue pour le Respect des Choses Saintes avait de son côté protesté, avec la dernière énergie, contre un numéro sensationnel intitulé « Robespierre ». Elle avait obligé son auteur à le retirer du programme. Boudini y apparaissait le torse nu, tenant sa tête entre ses mains, comme saint Denis après la décollation : chaque fois,

des hommes et des femmes s'étaient évanouis; on n'avait rien vu de tel depuis la première de Dracula. Le prince de l'Illusion ou roi de l'Épouvante, comme l'appelaient les journaux de banlieue, ne passait qu'une soirée à Montréal. Il reprenait l'avion le lendemain à destination de Londres, où la reine lui accorderait une audience et le ferait membre à vie d'un ordre important, en raison du sérieux avec lequel il s'employait à divertir le public.

Les billets s'étaient enlevés rapidement. Les treize cent soixante-deux places de la salle étaient toutes occupées. À l'heure prévue, Boudini parut donc sur l'avant-scène, en smoking, comme d'habitude.

C'est l'usage, dans la profession, de commencer par des bricoles. Pour son premier tour, il tira d'une de ses poches le mouchoir classique, qu'il tendit derrière lui à une jeune fille en collant. De la même poche il sortit ensuite une taie, un voile de mariée, une chemise de nuit, un drap, un tapis égyptien aux motifs somptueux, enfin une voile de brick que deux machinistes, aidés de la jeune fille, hissèrent au milieu de la scène sur un mât d'artimon. Les spectateurs applaudirent mollement. L'un d'eux se permit même de lancer l'injure suprême: «Fake!» Boudini lui répondit en anglais: «Fort bien, monsieur Browne, vous faites honnêtement votre métier, tenez-vous en donc à vos souliers et laissez-moi faire le mien.» Ces précisions eurent un effet foudroyant sur le marchand de chaussures. Il s'enfonça dans son fauteuil et n'en bougea plus.

Alors l'artiste, seul en scène, montra un jeu de cartes et dit:

— Mesdames et Messieurs, ce jeu est incomplet. Il y manque la dame de cœur. Un de vous l'a sur lui. Je lui demanderais de bien vouloir me la rendre... Allons, cherchons bien... Rien encore? Dommage. Faudra-t-il que je m'en mêle?... Vous, là, Monsieur, quatrième rangée... Non, pas vous, votre voisin de gauche... Voilà. Alors, qu'attendez-vous pour me rendre ma dame de cœur? Ne cherchez pas dans votre veste. Elle est dans votre portefeuille, entre la photo de votre fils et celle de votre fille... Très mignonne, cette gamine, au fait quel âge a-t-elle?

Le spectateur, les mains tremblantes, trouva enfin la carte dans son portefeuille. La foule applaudit généreusement. Boudini continua:

— Eh bien, Monsieur, venez.

L'homme quitta son fauteuil, trébucha dans l'allée centrale, provoquant ainsi l'hilarité des gens, puis, de plus en plus troublé, monta sur l'avant-scène et remit la carte à l'artiste, qui le remercia.

Comme il allait regagner sa place, Boudini le rappela:

— Ne vous sauvez pas. Votre femme cherche à vous joindre.

Il fait claquer ses doigts. La jeune fille en collant s'amène avec une petite table et un téléphone qu'elle pose dessus.

— Ma femme ? fait l'autre, ahuri.

— Je vous conseille fortement de lui téléphoner. Je crains que les nouvelles ne soient pas très bonnes...

Un profond silence s'établit dans le théâtre. Le pauvre homme décroche, fait le numéro de son domicile :

— Jeanne !... Oui. De la salle même... J'ai bien fait... et pourquoi ? Louise ? Qu'est-ce qu'elle a ?... Ce n'est pas possible, le couvercle n'était donc pas rabattu ?... Le médecin... Aucune objection, naturellement... C'est ça, qu'on la transporte à l'hôpital. je rentre tout de suite.

Il raccroche et, se tournant vers le devin :

— Excusez-moi, lui dit-il, je dois partir, ma fille s'est écrasé une main dans la machine à laver le linge. Merci de m'avoir prévenu.

— Je suis navré, Monsieur, mais rassurez-vous, elle s'en remettra.

Et tandis que le père inquiet se dirigeait vers la sortie, un frisson d'admiration mêlée d'effroi parcourut l'orchestre, les loges et le balcon.

Boudini exécuta ensuite, aussi rapidement et avec autant d'élégance que s'il se fût agi de simples passes, une série de brefs numéros de pur divertissement. Il attacha notamment des chiens avec des saucisses, fit une omelette sans casser d'œufs, mangea des merles faute de grives, déshabilla saint Pierre pour habiller saint Paul, se coucha comme il avait fait son lit et avala des couleuvres. Il se retira pour aller fumer dans les coulisses, pendant que les machinistes apportaient une armoire à glace qu'avec beaucoup de mal, en raison de son poids, ils placèrent vers le fond de la scène. Quand il reparut devant le public :

— J'aurai de nouveau besoin, dit-il, de votre collaboration. Mais cette fois j'aurai recours à ces dames. D'abord dites-moi : y aurait-il dans la salle une personne dont le prénom soit Justine ?

Une adolescente se leva. Elle s'engagea même dans l'allée sans qu'on le lui ait demandé.

— Non, Mademoiselle, vous vous appelez Marie-Élisabeth-Justine. C'est très joli, mais je préfère Justine. Reprenez votre place.

Interdite, rougissante, la toute jeune fille n'avait plus qu'à obéir. Un murmure monta de toutes parts et l'on entendit les expressions communes : « C'est incroyable ! Fantastique !... Formidable ! »

Après que la fausse Justine eut retrouvé son fauteuil, une femme, dans la première rangée, leva la main.

— Je vous en prie, Madame, approchez. (C'était une fort jolie brune aux yeux pers et très vifs. Elle s'avança.) Vous n'avez pas peur de moi ?

Akua Nuten (Le Vent du Sud)

de
Yves Thériault

Kakatso le Montagnais goûta l'air et vit que le vent montait du sud. Puis il toucha l'eau du torrent pour savoir le froid dans les hauteurs. Comme tout augurait d'un joli temps de juin, à soleil doux et vent coulis, il résolut de s'acheminer comme il le projetait depuis une semaine, justement vers le sommet de la réserve, là où les terres montagnaises débouchent sur les terres waswanipis.

Ce n'était pas en urgence qu'il entreprenait le portage. Rien ne l'attirait là, sauf de n'y être point allé de longtemps et d'avoir envie de montagnes plus escarpées et de torrents aux eaux plus blanches.

Il l'avait dit trois jours auparavant à son fils, celui que les Blancs de la Côte Nord connaissent bien, le mince Grand-Louis qui guide tant de gens dans les hauts de la Manicouâgan ou de la Bersimis.

Il lui avait dit :

— J'ai idée d'une tournée au bout des terres.

C'était explicatif, et Grand-Louis avait simplement hoché la tête. Maintenant, il ne s'inquiéterait plus, même si Kakatso disparaissait pour deux mois. Il le saurait là-haut, à respirer de l'air neuf, à se refaire des images pour le souvenir.

« Au détour de la grande branche de la Manicouâgan, il y a un rocher surmonté de deux pins et d'un sapin, placés comme ça, comme les doigts d'une main, le plus petit à gauche, les autres en grimant. »

À jamais gravé en lui, ce repère maintenant servirait à reconnaître tout chemin issu de cet endroit ; et les autres repères le guideraient, que ce soit vers le nord ou vers l'ouest, ou dans toute autre direction.

SOURCES ICONOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

- p. 10 Philippe Aubert de Gaspé père: *Livernois*, Archives nationales du Québec à Québec, s.d.
- p. 15 Honoré Beaugrand: *inconnu*, Archives nationales du Québec à Québec, s.d.
- p. 16 Jacques Benoit: gracieuseté de l'auteur.
- p. 18 Esther Blackburn: *Marthe Blackburn*, gracieuseté de l'auteur.
- p. 21 Guy Bouchard: Éditions Le Passeur.
- p. 24 Napoléon Caron: *inconnu*, Bibliothèque nationale du Québec, s.d.
- p. 26 Roch Carrier: Université d'Ottawa, CRCCF, Fonds Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord, (DALFAN) (C96), Ph193-117.
- p. 42 Monique Champagne: gracieuseté de l'auteur.
- p. 45 Pierre Chatillon: gracieuseté de l'auteur.
- p. 47 Adrienne Choquette: collection de Simone Bussières, 1948.
- p. 51 François Cormier: collection de Micheline Bourgault Cormier, décembre 1964.
- p. 73 Paule Doyon: gracieuseté de l'auteur.
- p. 79 Lucile Durand: gracieuseté de l'auteur.
- p. 81 Jacques Folch-Ribas: gracieuseté de l'auteur.
- p. 83 Louis Fréchette: *Quéry & Frères*, Archives nationales du Québec à Québec, s.d.
- p. 84 Maurice Gagnon: Studio *Jac-Guy*.
- p. 100 Jean Hamelin: Bibliothèque et Archives nationales du Québec, cote: E6,S7,P6640260.
- p. 103 Louis-Philippe Hébert: Éditions Quinze.
- p. 106 Claude Jasmin: gracieuseté de l'auteur.
- p. 116 Jean Pierre Lefebvre: *Marc-André Grenier*, ministère de la Culture et des Communications, 1995.
- p. 120 Andrée Maillet: *Lyn Hobden*, ministère de la Culture et des Communications, 1990.
- p. 126 Henriette Major: gracieuseté de *Lurelu*.
- p. 128 Suzanne Martel: gracieuseté de *Lurelu*.
- p. 141 Vincent Nadeau: gracieuseté de l'auteur.
- p. 150 Chantal Renaud: gracieuseté de l'auteur.
- p. 152 François Ricard: *Carol Dunlop* / Université d'Ottawa, CRCCF, Fonds Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord, (DALFAN) (C96), Ph193-327.
- p. 157 Pierre Saurel: gracieuseté de Louise Daigneault.
- p. 171 Jean Simard: gracieuseté de Fernande Simard.
- p. 174 Jean Tétreau: gracieuseté de l'auteur, 1960.
- p. 184 Yves Thériault: collection de Marie José Thériault.
- p. 200 Michel Tremblay: Université d'Ottawa, CRCCF, Fonds Livres et auteurs québécois (C14), Ph30-T21

- p. 212 Pierre Turgeon : Université d'Ottawa, CRCCF, Fonds Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord, (DAL-FAN) (C96), Ph193-369.
- p. 219-227 « La Chambre 38 » et « La Noce » : © Roch Carrier
- p. 229-234 « Le Rendez-vous » : © Succession Adrienne Choquette
- p. 235-238 « Le Mur » : © Hurtubise-HMH
- p. 239-242 « Parallèlement » : © Louis-Philippe Hébert
- p. 243-252 « Un tout petit voyage... » : © Claude Jasmin
- p. 253-259 « Mara de la Lune » : © Jean Pierre Lefebvre
- p. 261-268 « Présentation de la Bibliothèque » : © L'Instant même
- p. 269-280 « Demain nous serons jeunes » : © Chantal Renaud
- p. 281-290 « L'Initiateur et les étrangers » : © Esther Rochon
- p. 291-301 « Un abri » : © Hurtubise-HMH
- p. 303-317 « Ni vu ni connu » : © Jean Tétreau
- p. 319-327 « Akua Nuten » : © Succession Yves Thériault

INDEX DES AUTEURS

Anonyme	9-10	Hébert, Louis-Philippe	103-105
* Aubert de Gaspé (père), Philippe-Joseph	10	Hollier, Robert	105-106
Aubry, Claude	11-15	Jasmin, Claude	106-112
* Beaugrand, Honoré	15	Lacerte, Rolande	112-114
Benoit, Jacques	16-17	Lauzon, Adèle	115
Blackburn, Esther	18-19	Lefebvre, Jean Pierre	116-117
Boisvert, Laurent	19-21	Légaré, Jean-Claude	117-118
Bouchard, Guy	21-24	Lepage, Jean	119-120
* Caron, Napoléon	24	Maillet, Andrée	120-124
Carrier, Odette	25-26	Major, Claude	124-125
Carrier, Roch	26-41	Major, Henriette	126-128
Champagne, Monique	42-44	Martel, Suzanne	128-132
Charest, Blandine C.	44-45	Mathieu, Claude	132-138
Chatillon, Pierre	45-46	Morin, Jeanne	139-141
Choquette, Adrienne	47-48	Nadeau, Vincent	141-142
Cloutier, Eugène	48-51	Ouvrard, René	142-147
Cormier, François	51-53	Paillé, Gilbert	148
Cornut, Tania	53-56	Phaneuf, Louise	148-149
Côté, Louise	56-57	Renaud, Chantal	150-151
Coulon, Jacques	57-58	Ricard, François	152-153
Darios, Louise	58-65	Robitaille, Claude	153-154
* Decelles, Alfred Duclos	65	Sainte-Marie, Jacques	155-157
De Lajvec, Vamuil	65-66	Saurel, Pierre	157-171
Deschênes, Jean	66-67	Simard, Jean	171-173
Descoteaux, Diane	67-68	* Stevens, Paul	174
Després, Ronald	68-72	Tétreau, Jean	174-184
Doyon, François	72-73	Thériault, Yves	184-199
Doyon, Paule	73-74	Tremblay, Michel	200-212
Dubuc, Carl	75-76	Turgeon, Pierre	212-214
Duchesne, Réjean-Jacques	76-77		
Dupont, Jacques	77-79		
Durand, Lucile	79-81		
Folch-Ribas, Jacques	81-82		
* Fréchette, Louis	83		
Gagnon, Maurice	84-98		
Godin, Guy	98-99		
Guy, Georges	99-100		
Hamelin, Jean	100-102		
* Harvey, Jean-Charles	102		

INDEX DES TITRES

- 16 juin an 2010115
- Accélération (L') 81-82
- Âge d'or (L')36
- * Akua Nuten184
- Akua Nuten (Le Vent
du Sud)196-197, 319-327
- Alchimiste (L')146
- Alerte dans le Pacifique84-86
- Amenachem209
- Amour des bêtes (L')34
- Angus ou la lune vampire209
- Après105-106
- Arbre à trous (L')79-81
- Arbre des songes (L')15
- Astra I* appelle la Terre (L') ...155-157
- Auteur du « Temps d'aimer » (L') ...136
- Aventures étranges de
l'agent IXE-13 (Les)157-171
- Bruits (Les)153-154
- Cartes postales (Les)26-28
- Ce que femme veut...42-43
- C'est arrivé un jour de Noël67-68
- Chambre 38 (La)29-30, 219-223
- Chambre nuptiale (La)28-29
- Chambre octogonale (La)211
- Chasse-galerie (La)9-10
- Chasse-galerie (La)14
- * Chasse-galerie (La)15
- Château des Petits
Hommes Verts (Le)185-187
- Chêne des tempêtes (Le) [Recueil] 120-123
- Chêne des tempêtes (Le)122
- Circé208
- Cité dans l'œuf (La)200-204
- * *City Underground (The)*128
- Cloche de bois (La)122-123
- Club des curieux (Le)126-128
- Contes pour buveurs attardés
[Recueil]204-211
- Continuation (La)197
- Coq de St-Félix (Le)66-67
- * Coq Pomerleau83
- * Corriveau (La)10
- Cosmonaute romantique (Le) ...106-108
- Couleuvre. Conte de
l'au-delà (La)139-140
- Cousins (Les)212-213
- Création (La)34
- Croisière49-51
- Danseuse espagnole (La)209
- Dé (Le)210
- Décret impérial (Le)174-176
- Déesse Véna (La)165-166
- Déeses de Vesta (Les)159
- Demain nous
serons jeunes150-151, 269-280
- Dent d'Irgak (La)211
- Dernier Rayon (Le)187-189
- Dernière Sortie de
Lady Barbara (La)209
- Des gars de la Pointe courent
la chasse-galerie117-118
- Destin (Le)33
- Deux souris à la crèche72-73
- Diabole et le champignon (Le)211
- Dictatrice de l'espace (La)163
- Diligence (La)57-58
- Doigts extravagants (Les)123-124
- * Doigts extravagants (Les)124
- * Douze ou treize65
- Eau (L')34
- En ce jour du 12 pleurefeuilleilles ...77-79
- Encre (L')34
- Épitaphe76-77
- Ermite de l'espace (L')162-163
- Escaliers d'Érika (Les)209-210
- Fantôme de Don Carlos (Le)208
- Femme au parapluie (La)210
- Feu (Le)25-26
- Fidélité d'un visage136

- Fin (La) 35
 Fin d'un monde (La) 124-125
 * Fleur qui faisait un son (La) 190
 Fondateur de cloches (Le) 190-191
 * Fondateur de cloches (Le) 191
 * Forges du Saint-Maurice (Les) 24
 Formule de l'amour (La) 56-57
 Geste du Prince (La) 45-46
 Grain de Sel et le Spoutnik 2 19-21
 Héros (Le) 119-120
 Histoire d'amour 35
 Homme, où es-tu? 75-76
 * Homme qui va... (L') [Recueil] 102
 Initiateur et
 les étrangers (L') 18-19, 281-290
 Invention (L') 35
 Jeune Fille (La) 33
 Jocelyn, mon fils 210
 Jolis Deuils [Recueil] 30-37
 Légende 52-53
 Légende du Rocher Percé (La) 14
 Lettre de Jésus-Christ (La) 59-60
 Loup-garou (Le) 14-15
 * Loup-garou (Le) 83
 Lunettes (Les) 37-38
 Mage de Chandernagor (Le)
 [Recueil] 143-147
 Mage de Chandernagor (Le) 145
 Magie noire 36
 Main (La) 38
 Manoua 211-212
 * Maoua 209
 Manteau rouge grenat (Le) 53-56
 Mara de la Lune 116-117, 253-259
 Marchand de lunettes (Le) 145
 Marsouins de la Rivière-Ouelle (Les) 14
 Métro (Le) 36
 Monde éclate (Le) 198
 Monde meilleur (Le) 197
 Monsieur Blink 209
 Monsieur Zède 43-44
 * Monsieur Zède 44
 Moqueuse-Alita 123
 Mort du Père Noël (La) 73-74
 Mort exquise (La) [Recueil] 132-136
 Mort exquise (La) 135-136
 Mouches bleues (Les) 210
 Mur (Le) 101-102, 235-238
 Myriam et ses trois grains
 de sagesse 145-146
 Naufragés de l'espace (Les) 158
 Ni vu ni connu 176-177, 303-317
 Nicole sans micro ni caméra 108-111
 Noce (La) 38-39, 225-227
 Noël 3333 148
 Noël fatidique 152-153
 Nomades (Les) 177-182
 Norbert qui bouge les montagnes 191-193
 Œil de l'idole (L') 208
 Oiseau (L') 33
 Opération Tanga 86-88
 Ordalie 141-142
 Ouf..! Orgie divagatoire 65-66
 Ouvrier modèle (L') 35-36
 Pain (Le) 37
 Papillon bleu (Le) 146-147
 Parallèlement 103-105, 239-242
 Pas (Les) 34
 * Pèlerin de Bithynie (Le) 136
 Pèlerin de Bithynie (Le) 137-138
 Pendu (Le) 208
 Pétard d'ord'ord'ord'ord'or (Le) 213-214
 Petits Monstres blancs (Les) 160
 Pirates de l'air (Les) 159-160
 Plage (La) 40-41
 * Plage (La) 41
 Planète errante (La) 166-167
 Planète mystère (La) 167
 Plume (La) 148-149
 Pommes (Les) 33-34
 Portrait (Le) 193
 Présentation de
 la Bibliothèque 136, 261-268
 Prince Jean (Le) 147
 Princes du petit et
 du grand savoir (Les) 146
 Quatre Montréalais en l'an 3000 129-131
 Rendez-vous (Le) 47-48, 229-234
 Rendez-vous dans l'espace (Le) 182-184
 * Rendez-vous dans l'espace (Le) 184
 Retour à la Terre 168

Revanche des Zortiens (La)	167-168	Violon magique (Le)	13
Réveille-matin (Le)	35	Violon magique et autres légendes du Canada français (Le) [Recueil]	11-15
Réveillon du diable (Le)	98-99	Warugoth-Shala (Le)	210
Révolte des planètes (La)	165	Wolfgang, à son retour	210
Robe (La)	36	Yuri	197-198
Robot-vengeur (Le)	160-161	Zie (La)	147
Rocco	198		
Roi et maître de l'espace	164-165		
Rose Latulippe	13-14		
Saboteurs du <i>Pionnier I</i> (Les)	157-158		
Savants réfractaires (Les)	88-90		
Scalpel ininterrompu (Le)	68-72		
Science (La)	35		
Septième Fils d'un septième fils (Le)	61		
Serpent à deux têtes (Le)	163-164		
Servax à la rescousse	90-92		
Si la bombe m'était contée [Recueil]	194-198		
* Si la bombe m'était contée [Recueil]	199		
Soleil des profondeurs (Le)	112-114		
Sorcière des Grands-Saules (La)	44-45		
Sorcière était écossaise (La)	62-63		
* SOS (...)	131		
Soûlard (Le)	208		
Succession Boisvert (La)	99-100		
* Surréal 3000	132		
Téléphone (Le)	36		
Tentation de Noël (La)	140-141		
Tête (La)	33		
Trésor de la <i>Santissima</i> <i>Trinidad</i> (Le)	92-93		
* Trois Diables (Les)	174		
Trois Plaies d'Utano (Les)	161		
Un abri	171-172, 291-301		
* Un abri	172		
Un âge d'or	172-173		
Un complot à Washington	94-95		
Un dompteur de lions	34		
Un tout petit voyage...	111-112, 243-252		
Une aventure d'Ajax	95-96		
Unipax intervient	97-98		
Vampires de l'espace (Les)	162		
Vendeur d'étoiles (Le)	199		
Vénus via Atlantide	22-24		
Vertèbre du serpent de mer (La)	63-65		
Vidéophone (Le)	16-17		



CLAUDE JANELLE a obtenu un baccalauréat en littérature et journalisme à l'Université Laval en 1974. Spécialiste de la littérature québécoise, il a publié en 1983 *Les Éditions du Jour : une génération d'écrivains* chez Hurtubise HMH. Depuis vingt-cinq ans, il est critique de science-fiction et de fantastique – *Solaris, L'Année de la science-fiction et du fantastique québécois, Nuit blanche, Lettres québécoises* –, ce qui lui a valu de remporter à trois reprises le prix Boréal de la meilleure production critique. Membre fondateur de la Corporation du Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois, il en est le secrétaire-trésorier depuis 1984. Il travaille au ministère de la Culture et des Communications où il est responsable de l'édition et secrétaire des Prix du Québec.

Pour mener à terme *La Décennie charnière*, Claude Janelle s'est entouré d'une équipe de collaborateurs chevronnés :

JEAN PETTIGREW, directeur des éditions Alire, d'*Alibis* et de *Solaris*;

DANIEL SERNINE, écrivain, directeur de *Lurelu* et de la collection Jeunesse-pop ;

RITA PAINCHAUD, professeure de littérature au cégep de Trois-Rivières ;

René GAGNON, critique littéraire ;

Jean-Louis TRUDEL, auteur et chercheur ;

Yves MEYNARD, auteur ;

Isabelle DOUCET, doctorante en études littéraires à l'Université Laval ;

Sandrine NICOLAS, enseignante.

LA DÉCENNIE CHARNIÈRE (1960-1969)
est le cent quatorzième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en mars 2010
pour le compte des éditions



Les années soixante, c'est *L'Ostidshow* de Robert Charlebois, l'Expo 67 à Montréal, *Les Belles-Sœurs* de Michel Tremblay, la construction du barrage sur la Manicouagan, mais c'est aussi l'émergence de la science-fiction et du fantastique au Québec.

Empruntant la formule rédactionnelle qui a établi la réputation de *L'Année de la science-fiction et du fantastique québécois*, Claude Janelle et son équipe de collaborateurs étendent leur champ d'investigation à la littérature québécoise de la décennie 1960-1969.

La Décennie charnière délimite le corpus des récits de fantastique et de science-fiction de cette période en proposant un résumé et une analyse critique de 20 romans et de 140 nouvelles et contes qui appartiennent à ces genres.

Tout comme *Le XIX^e siècle fantastique en Amérique française* l'avait fait pour les débuts de notre littérature, *La Décennie charnière* jette un éclairage inédit sur la naissance de la littérature québécoise moderne, fruit d'une nouvelle génération d'écrivaines et d'écrivains qui témoignent des grands mouvements transformant la société québécoise, voire les anticipent.

Mais *La Décennie charnière*, c'est aussi une anthologie de treize nouvelles parmi les plus intéressantes et les plus représentatives de cette étonnante période qui a vu la littérature québécoise s'ouvrir sur la modernité et sur le monde.

Des fictions de :

Roch CARRIER

Adrienne CHOQUETTE

Jean HAMELIN

Louis-Philippe HÉBERT

Claude JASMIN

Jean Pierre LEFEBVRE

Claude MATHIEU

Chantal RENAUD

Esther ROCHON

Jean SIMARD

Jean TÉTREAU

Yves THÉRIAULT



29,95 \$

20,00 € TTC

Extrait de la publication